27 Mai 1921 - N° 19

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro le 8e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

CLICHÉ ÉCLIPSE

Mme HUGUETTE DUFLOS

LES GRANDS FILMS
PATHÉ

Plus de

600 établissements

passeront

GIGOLETTE

de M. Pierre DECOURCELLE

Mise en scène de M. H. POUCTAL

(Société d'Éditions-Cinématographiques)

Après "Gigolette", PATHÉ éditera

LA POCHARDE

Grande série française en 12 chapitres
d'après le célèbre roman de M. Jules MARY

Mise en scène de M. ÉTIÉVANT

(ERMOLIEFF-CINÉMA)

Publiée dans "*La Liberté*" et les grands Quotidiens de Province

Le Numéro 1 fr — N° 19 — 27 Mai 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS
France Un an . . . . . 40 fr.
—— Six mois . . . . 22 fr.
—— Trois mois . . . 12 fr.
—— Un mois . . . . 4 fr.

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
Directeurs
3, Rue Rossini, PARIS (9e) - *Tél. : Gutenberg 32-32*
Les Abonnements partent du premier de chaque mois.
(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS
Étranger Un an . . . . 50 fr.
—— Six mois. . . . 28 fr.
—— Trois mois . . 15 fr.
—— Un mois . . . 5 fr.

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina BADET, Gaby MORLAY, Marcel LEVESQUE, MUSIDORA, Madeleine AILE, Sandra MILOWANOFF.

Huguette DUFLOS

Votre nom et prénom habituels ? — *Huguette Duflos, née à Tunis.*
Votre petit nom d'amitié ? — *Demandez à mon mari.*
Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — *Mais j'aime bien le mien.*
Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *L'Instinct.*
De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Je les aime tous.*
Aimez-vous la critique ? — *Oui, quand elle est sincère et désintéressée*
Avez-vous des superstitions ? — *Hélas beaucoup.*
Quelles sont-elles ? — *Trop nombreuses pour les détailler.*
Quel est votre fétiche ? — *Une bague turquoise.*
Quel est votre nombre favori ? — *Sept.*
Quelle nuance préférez-vous ? — *Le Bleu.*
Quelle est la fleur que vous aimez ? — *La rose.*
Quel est votre parfum de prédilection ? — *Le plus discret.*
Fumez-vous ? — *Hélas ! c'est mon seul vice.*
Aimez-vous les gourmandises ? — *Bien sûr !*
Lesquelles ? — *Toutes celles qui sont bonnes.*
Votre devise ? — *Bien faire et laisser dire.*
Quelle est votre ambition ? — *Etre une grande et véritable artiste.*
Quel est votre héros ? — *Napoléon.*
A qui accordez-vous votre sympathie ? — *Aux êtres francs, loyaux.*
Avez-vous des manies ? — *Oh non ! quelle horreur !*
Etes-vous... fidèle ? — *Ceci ne regarde que mon mari.*
Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — *Je vous le dirai l'année prochaine.*
Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — *Franchise et droiture... je crois.*
Quels sont vos auteurs favoris: écrivains, musiciens ? — *Bataille, Courteline, Porto-Riche, Curel et tous les auteurs que j'ai joués, Alfred de Musset, V. Hugo, Banville, Beethoven, Berlioz, Chopin, Mozart et bien d'autres encore.*
Votre peintre préféré ? — *Watteau.*
Quelle est votre photographie préférée ? — *Celle-ci.*

Huguette Duflos

Cliché Henri Manuel

Les " Amis du Cinéma "

Il faut croire que le but de notre Association répond à un désir que, jusqu'à ce jour, nul n'avait clairement défini.

Chaque courrier nous apporte les preuves nombreuses que notre appel était attendu.

Les Amis du Cinéma se groupent, et, de toutes parts, nous recevons des lettres de nos lecteurs qui non seulement nous envoient leur adhésion, mais encore nous félicitent et nous encouragent à persévérer dans la voie où nous nous sommes engagés et qui ne peut donner que de très brillants résultats pour l'avenir de l'art cinématographique français.

Nous prions tous nos amis de la première heure et qui ont pour ainsi dire répondu par courrier à notre appel, de nous excuser, mais nous avons été littéralement débordés. Nos bureaux établissent les cartes de sociétaires et tous les adhérents les recevront en même temps que ce numéro.

A l'étranger d'importants groupements désirent se rattacher à notre cause. Ils nous demandent de leur accorder notre patronage et de leur donner nos directives.

Qu'ils soient les bienvenus puisqu'ils veulent nous aider à propager en leurs pays le film français.

Rappelons que les Amis du Cinéma *peuvent correspondre entre eux au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma » de* Cinémagazine, *et que tous les abonnés de* Cinémagazine *ont le devoir de faire partie de l'Association.*

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation qui a été fixée à deux francs par an.

Afin de donner à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés la facilité de se faire inscrire à l'Association nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de quatre francs.

*Répondant à un désir qui nous a été plusieurs fois manifesté, le Comité directeur de l'*Association *a décidé d'accepter en qualité de* Pupilles, *les enfants de nos abonnés qui, moyennant deux francs par an, auront droit, eux aussi, à la carte des Amis du Cinéma. Bénéficiant de tous les avantages de notre Association, ils ne pourront voter et prendre part aux délibérations de leurs comités régionaux que lorsqu'ils auront dix-huit ans révolus.*

Courrier des " Amis du Cinéma "

Remézy. — Les dames aiment en général peu que nous répondions à des questions aussi précises sur leur âge ?

Sphynx 28. — Ignorez-vous donc que Suzanne Grandais est morte ?

B. D. Avranches. — Votre renseignement est exact.

Fatty Gué. — Maciste, Itala Film. Turin.

Mary. — Hôtel Majestic. Pearl White parle peu français.

Eglée. — L'Afrique, 8 ans. Lorsque ces lignes paraîtront, vous aurez eu satisfaction.

Onésime. — Le metteur en scène change avec chaque film.

Renée D. — Ces biographies paraîtront prochainement. Sandra Milowanoff n'a encore tourné que *Les Deux Gamines*, voyez le n° précédent.

Petit Belge. — Il n'y a pas encore de maison d'édition connue dans ce pays. *L'Atlantide* paraîtra dans quelques mois.

Aurore. — Olive Thomas est décédée. Voir réponse à Renée D.

Jacques Desfeuille. — Votre scénario n'a pas de chances d'être accueilli par une maison d'édition. Adressez-vous à un metteur en scène. Voir N° 6.

Tulipe Noire. — Léonce Perret est Français.

Pinsonnette. — *L'Occident* : Alla Nazimova et son mari, Bryant.

W. R. — Il n'y a pas d'âge, mais il faut des capacités. S. Hayakawa n'est jamais venu à Paris.

Douglas Simo. — *Travail* : Mathot, Luc Fromont. Huguette Duflos : Josine; Raphaël Duflos Delaveau ; Camille Bert : Ragu. Pearl White restera environ 2 mois, mais ne tournera pas.

A. B. classe 25. — Hôtel Majestic, avenue Kléber, Paris ; 2° truquage.

Chouchou. — 1° 53 ans ; 2° Andrée Brabant, 20 ans.

Mignonette. — Ne connaissons pas cet acteur. Albert de Moncerf : Jacques Robert.

Rennes Cinéma. — 1° Oui, prochainement; 2° *La Roue*, avec Séverin-Mars. 3° *Quo Vadis*, édité par Cœsar-Film (Rome) ; 4° avons déjà répondu à la question sur *l'Essor*.

Un habitué du cinéma G. B. — Voir réponse *Mary*.

Cœur heureux. — Voir réponse *Mignonette*.

Claudine 17. — Vous aurez bientôt satisfaction.

I. P. K. — Relisez attentivement la Petite Correspondance et vous trouverez réponse à vos 6 questions.

Gaby des Roses. — Pas paru en fascicules. Joué par Vernon Castle.

Filmonetti. — Biographies paraîtront sous peu.

Michel Ier. — Elise Ferguson : Famous Players Studio, 127 W 56 th Street, New-York City.

Ketty Kett. — Ecrivez-lui au Film d'Art, 12, rue Chauveau (Neuilly).

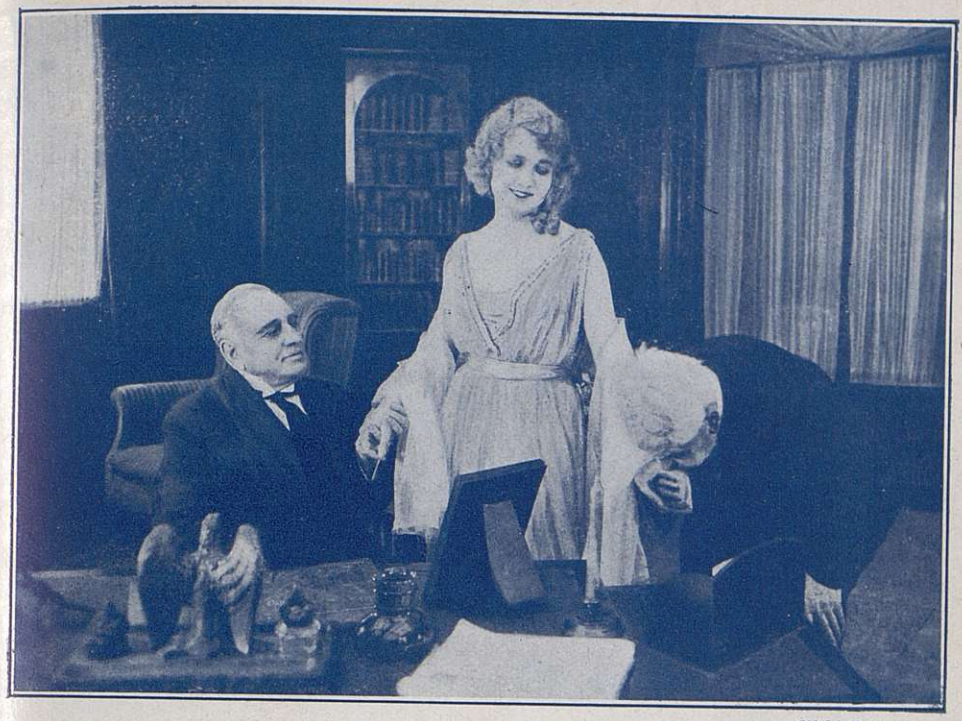
Championne. — Ecrivez-lui au Studio-Pathé 43, rue du Bois, à Vincennes.

Midouzia et Irène S. — Ecrivez à M. Bourgeois, Union Eclair, 12, rue Gaillon, Paris.

Ça La Mord. — Ecrivez à M. Ghioné à la Tibère-Film (Rome).

Germaine Raffin. — Elyata : Juanita Hansen ; Stanley : George Cheselbro. Anne Luther est Américaine et tourne encore.

(Voir la suite page 30.)



Cliché Eclipse.

LILY VERTU ET SON PÈRE ADOPTIF

HUGUETTE DUFLOS

LE JOLI SOURIRE DE Mlle DE LA SEIGLIÈRE

EDITÉ par l'Eclipse, *Lily Vertu* se place parmi les plus récents succès de l'édition cinématographique française. Indépendamment des qualités très réelles du scénario de M. Félix Léonnec, ce qui fait tout le charme, tout le succès de cette comédie sentimentale, c'est le très réel talent, le charme exquis de la principale interprète, Mme Huguette Duflos, de la Comédie-Française. Quand il fut question de tourner *L'Ami Fritz*, alors que tout le monde parlait des principaux artistes auxquels étaient distribués les rôles, un seul choix m'inquiétait : « A qui sera dévolu le périlleux honneur d'évoquer le souvenir de Mme Reichemberg ?... » Et lorsque j'appris que le rôle de Suzel avait été offert à Mme Huguette Duflos, je m'en réjouis d'avance pour le succès de ce film qui a été universellement applaudi.

Mme Huguette Duflos est, qu'elle me permette de le lui dire, un des espoirs de l'édition cinématographique française. Relativement, elle n'a que fort peu tourné, et pourtant, toutes ses créations se font remarquer par des qualités d'interprétation qui ne demandaient qu'à se manifester.

Le premier film qu'elle tourna fut *L'Instinct* de Kistemaeckers, mis en scène par Pouctal, qui lui fit faire ses débuts au studio du « Film d'Art » d'autrefois.

Les rares qualités que déploya Mme Huguette Duflos dans ce premier rôle engagèrent M. Louis Nalpas qui, alors, présidait aux destinées artistiques de cette marque jadis si réputée, à lui faire interpréter *Volonté*, de Georges Ohnet.

Entre temps, elle tourna *Madeleine*, de J. Kemm. Nous la voyons successivement dans *La Femme inconnue*, de Gaston Ravel, dans *Son Héros*, très jolie comédie sentimentale mise en scène par Burguet, et enfin dans *Les Bleus de l'Amour*, agréable film mis en scène par Desfontaines.

Après tant de succès où ses qualités photogéniques étaient pour ainsi dire déculpées par son réel talent de comédienne, Mme Huguette Duflos fut toute désignée pour tenir la grande vedette dans des films de l'importance de *Travail*, de *L'Ami Fritz*,

Cliché Eclipse.

" Lily Vertu " de F. Léonnec. — Scène d'atelier

de *Mademoiselle de la Seiglière*, où, remarquablement, elle incarna ces trois types si différents : Josine, la plébéienne souffreteuse ; Suzel, la rustique belle fille d'Alsace, et l'aristocratique Mlle de la Seiglière, jeune première au charme délicieusement provincial...

De ces trois films, je serais bien en peine de dire dans lequel elle fut le plus parfaite.

De l'avis de ses trois principaux metteurs en scène, A. Antoine, René Hervil et Pouctal, Mme Huguette Duflos est l'artiste rêvée qui se donne la peine de vivre ses rôles, de les étudier minutieusement et, à force d'étude, de recherches et d'observation, de faire de véritables créations, donnant au cinéma cette indéniable valeur artistique dont il a tant besoin pour relever son prestige parfois compromis par des artistes qui, regrettablement, et pour eux et pour l'art muet, ne voient dans le cinéma qu'un but : les cachets.

Un de ses plus récents films fut *Le Piège de l'Amour*, qui, en décembre dernier, fut un des succès de l'édition Pathé, et dont le succès commercial à Londres relèvera en Angleterre le prestige du film français.

Entre temps, nous avons eu une bonne comédie mélodramatique de T. Bergerat, *La Fleur des Indes*, qui fut très appréciée.

Lorsqu'il fut question de tourner *Les Trois Mousquetaires*, on se souvient que les lecteurs de *Comœdia* désignèrent Mme Huguette Duflos pour interpréter la gentille et douce Mme Bonacieux.

— Mme Bonacieux !... s'écria Antoine, mais c'est Milady qu'il faut faire jouer à Huguette Duflos. Avec sa physionomie douce et ses yeux bleus angéliques, elle a tout ce qu'il faut pour jouer le rôle d'une perfide Anglaise. Et, dans les passages dramatiques, je vous jure qu'elle saura être plus terrifiante que la plus brune des femmes fatales.

Aussi paradoxale que puisse sembler être cette opinion, le Maître avait peut-être raison.

Retenue par son contrat avec l'Eclipse, Mme Huguette Duflos ne put répondre aux offres de plus en plus brillantes que lui fit M. Fourel qui aurait bien voulu voir Mme Bonacieux être interprétée par Mme Huguette Duflos.

Dans son dernier film, *Lily Vertu*, on a un peu critiqué cette histoire de ressemblance qui pousse un père désolé à ouvrir ses bras à la jeune fille inconnue qui ressemble tant à sa chère enfant disparue.

Cliché Pathé.

Josine dans " Travail " d'Emile Zola

L'autre matin, dans son salon qui semble être un musée, Mme Huguette Duflos me racontait l'aventure qui, il y a quelques années, à Bruxelles, lui était arrivée un soir à la sortie du théâtre où elle venait de jouer avec la troupe de la Comédie-Française en tournée. Une dame en grand deuil, le visage baigné de larmes, se jette presque dans ses bras en l'accablant de tendresse et de mots affectueux. Très étonnée, Mme Huguette Duflos allait prier cette dame de la laisser tranquille, lorsqu'une jeune fille qui était restée jusqu'ici à l'écart, vint et lui dit :

— Excusez maman, madame, mais vous ressemblez tellement à ma sœur aînée que nous avons perdue l'an dernier que, moi aussi, en vous voyant, je ne puis retenir mes larmes.

Gagnée par l'attendrissement, pour un peu plus, j'allais pleurer, me dit Mme Huguette Duflos, car cette pauvre mère sortit d'un portefeuille une photographie que l'on aurait juré être la mienne.

Depuis, je suis restée en relations avec cette dame de Bruxelles qui ne sait que faire pour m'être agréable.

— Comment êtes-vous venue à la carrière théâtrale ?

— Comment ?... parce que c'était écrit !.. J'étais élève au lycée Fénelon et préparais mes examens pour entrer à Sèvres. Un soir, ma famille me conduisit au théâtre. C'était la première fois que j'y allais, et on choisit pour cela la Comédie-Française.

On donnait *Le Duel*, d'Henri Lavedan, interprété par Mme Bartet et Raphaël Duflos qui, par la suite, devait être mon professeur au Conservatoire et... mon mari.

De même que, lorsque mon père, lieutenant-colonel de cavalerie en Algérie, me mit en pension chez les sœurs blanches de Carthage, je fus sous le charme du mysticisme catholique et bien près de franchir le seuil du cloître ; de même, en revenant de la Comédie-Française, j'éprouvai une subite vocation pour le théâtre. Mes parents ne voulurent pas entendre parler d'une vocation si imprévue ; mais, cette fois-ci, je tins bon et ce ne fut pas sans peine que j'obtins la permission de me présenter au Conservatoire où je fus reçue à l'unanimité.

Suzel de l' " Ami Fritz " d'Erckmann-Chatrian

Lors du tirage au sort pour la répartition des élèves, je fus désignée pour entrer dans la classe de M. Raphaël Duflos, qui fut mon professeur et qui est mon mari.

C'est en le voyant jouer dans *La Flambée*, de Kistemaeckers, le rôle du colonel Felt, que je compris tout l'effort d'art que l'on pouvait donner au cinéma qui, alors, était tant décrié.

Cliché Eclipse.

dans " Le piège de l'Amour "

Mais, je m'arrête, car je n'ai peut-être pas le droit de vous dire tout le grand talent toute la noble conscience artistique qu'apporte à l'interprétation de ses moindres rôles M. Raphaël Duflos.

— C'est un soin dont nous nous chargerons avant peu, Madame. Peut-on vous demander quel sera votre prochain film ?...

— Les directeurs de l'Eclipse m'ont défendu de le dire... parce que je crois bien qu'eux-mêmes, ils ne le savent pas encore !... Vous tenez absolument à une nouvelle... de la dernière heure ?...

— Comment donc !

— Eh bien, prenez votre crayon et inscrivez : fin décembre 1916, Mme Huguette Duflos était déjà marraine de 127 filleuls !..

V. GUILLAUME-DANVERS

BESSIE LOVE

Lorsque l'on projeta pour la première fois à Paris *The Aryan* (*Pour sauver sa race*), puissant scénario de Th. H. Ince, remarquablement interprété par William Hart, tout le talent expressif de l'artiste, toute la virtuosité du metteur en scène furent éclipsés par le charme poétique de Bessie Love qui fit dans ce film une création inoubliable.

C'était son début, car on ne peut considérer comme rôle sérieux la petite panne que lui fit jouer M. D. W. Griffith dans *Intolérance*.

Née en 1900, Bessie Horton (c'est son véritable nom) était une studieuse élève de l'Ecole supérieure de Los-Angelès.

De voir chaque jour des étoiles dont les réputations étaient universellement consacrées, elle eut, elle aussi, le désir de tourner, et n'ayant qu'une vocation très faible pour le professorat, à l'âge de 16 ans elle franchit timidement le studio d'Hollywood.

Ensuite, elle se fit remarquer dans un important rôle de petite femme de chambre, qui la fit engager comme partenaire de Douglas Fairbanks avec lequel elle interpréta : *The good Bad-man* (*Paria de la Vie*), *Reggie Mixes in* (*Terrible adversaire*), etc.

Consacrée « Star » elle tourna en 1915 pour la Triangle, en 1916 pour Pathé-Exchange et en 1917 devint l'étoile de la réputée marque américaine « La Vitagraph » dont nous voyons toutes les semaines les meilleurs films. Après la fin de son contrat avec la Vitagraph, Bessie Love voulut être, elle aussi, sa « directrice » et elle fonda « la Bessie Love Production ».

Cette délicieuse artiste au visage si doux, aux yeux si purs a un tempérament de fer et une volonté que rien ne peut fléchir William Hart, qui, dans l'intimité, est assez taquin, ne se présente jamais chez Bessie Love qu'en levant les mains et faisant « Camarade ! »

WILLIAM BARRISCALE

INNOVONS. RÉNOVONS

Il m'a plu de relire récemment le réquisitoire amical de Jean Châtaignier, grand admirateur du cinéma, mais qui a la franchise de ne pas lui mâcher ses quatre vérités. Comme nous, il ne prise pas autrement « les déconcertantes aventures et les pitreries frénétiques » que nous exporte l'Amérique, au prix courant du dollar, sous la rubrique, à varier : « Salaisons et conserves *ne varietur* ».

Ecoutez sa péroraison, nette comme un acte de loyauté : « Nous avons d'ailleurs, en ce moment même, la preuve que le cinéma peut très bien ne pas rester un art muet. On projette un film qui retrace la prodigieuse épopée de Napoléon et de la Grande Armée. Tout, dans cette composition qui réunit en parfaite harmonie le film, la musique et le chant, démontre qu'il suffira de quelques études et de collaborateurs adroits pour réaliser l'ensemble artistique qui nous délivrera enfin des banalités qu'on impose à nos yeux lassés et qui finiront par désabuser les plus indulgents. » J'ai presque envie d'appeler cette page à la Joachim du Belloy : « Déffence et illustration de la cinématographie françoise ». En effet, les idées qui y sont exprimées si clairement résument le vœu de la pléiade de convaincus, qui s'ingénient à faire neuf et mieux, dans ce domaine artistique, jusqu'alors voué à une médiocrité clinquante par une routine, satisfaite d'à peu près. Aussi n'hésitons pas à pousser le cri de guerre : « Rénovons, Innovons ». Que la cinématographie cesse d'être l'art inférieur, le septième ; qu'elle s'efforce à la fois de charmer l'oreille, l'œil et le cœur en tentant de nous donner une satisfaction de plénitude et de perfection.

Le succès est au prix de cet effort complexe, persévérant, qui exige de la méthode et des compétences, travaillant avec discipline et esprit de suite. Trop longtemps nous avons entendu des bribes de *Phi-Phi* soulignant le dix-septième épisode de *La Femme coupée en 134 petits morceaux* ou des airs sauvages de jazz-band, accompagnant en le bousculant, un poème sentimental.

Auteur, metteur en scène, musicien devront désormais collaborer à la façon du Père, du Fils et du Saint-Esprit et c'est dans le mystère de cette trinité que se concevra le miracle de la Résurrection du cinéma sacrifié, et crucifié, entre ces deux larrons : *la poire et le fromage*.

A. MARTEL

Ayant réimprimé les premiers numéros de

Cinémagazine

qui étaient épuisés, nous sommes à même de fournir indistinctement tous les numéros parus. Tous les libraires peuvent les procurer. Envoi franco au reçu du montant en billets, timbres, mandat ou chèque.

BESSIE LOVE

La charmante étoile qui triomphe en ce moment à l'écran avec " *Georgette et son chauffeur* "

CLICHÉ VITAGRAPH 27 Mai 1921

LES LIEUX DE PRISE DE VUES

Les théâtres de prise de vues, qu'on nomme des studios, sont de vastes verrières où l'on monte les décors nécessaires au filmage. La lumière naturelle y est combinée avec la lumière artificielle. De grands rideaux blancs et noirs semblables à ceux des ateliers de photographe, servent à tamiser la lumière du jour ou à la diriger suivant certains éclairages. Des lampes à mercure ou à arcs (munies de charbons photogéniques) permettent de créer les lumières utiles. Ces lampes sont assez fréquemment dures aux yeux. Il est prudent de porter toujours des lunettes à verres de couleur fuchsia que les acteurs enlèveront seulement pour tourner. Il existe des théâtres fermés, complètement éclairés à l'électricité.

Nos studios ne sont ni riches ni installés. On a un peu honte de les visiter ; leur pauvreté n'autorise aucun effort de richesse et d'ampleur.

Personne ne consentirait à vivre dans les intérieurs qu'on nous présente comme luxueux. Nous n'estimons plus le cinéma d'il y a quinze ans, et nous en avons gardé les accessoires et les décors. Quel incendie généreux nous en débarrassera, puisque nos maisons n'ont pas le courage de le faire elles-mêmes !

Chaque studio a dans ses magasins plusieurs décors, en principe un par genre : il y a un grand salon, un boudoir, une salle à manger, une chambre à coucher.

Pour ce qui est des appareils électriques, il faut multiplier leur nombre, varier davantage leur puissance. Ils ont tous un rayon lumineux trop grand ou trop petit, trop étendu ou trop précis. Une petite lampe ou une bougie allumée dans le film ne doit pas donner la même impression que la lumière du jour entrant à flots par une baie ouverte.

Il importe de multiplier le nombre des lampes plutôt que d'augmenter leur puissance afin d'en user avec facilité et d'en tirer un nombre d'effets pratiquement infini.

Il faut également des réflecteurs, des voiles, des glaces, des tamiseurs, des écrans de toutes dimensions pour égaliser et répartir la lumière. Il faut enfin tout un jeu de lampes réelles vues dans le film et donnant une lumière vraisemblable et photogénique. La superstructure doit être assez forte et assez bien installée pour supporter un nombre considérable de lampes. Enfin, il faut que les chariots mobiles permettent à l'appareil de se déplacer sans cesser de tourner et sans brusquerie.

Les meubles et les costumes sont loués au dehors, le matériel existant dans chaque studio étant très rudimentaire. On peut constater du reste que les éditeurs ont ainsi payé dix fois la valeur de chaque meuble et de chaque costume au lieu de l'acheter ou de l'établir une seule fois.

Pour les vues prises en plein air, le champ est infini. Je note tout de suite combien il est regrettable que le Gouvernement n'ait rien compris au cinéma et n'autorise pas plus aisément, comme on le fait en Italie, à tourner dans ses monuments les plus célèbres. Nos films vont à l'étranger ; ce serait la plus belle propagande nationale, ce serait aussi donner aux bandes françaises un appoint d'art, de curiosité ou d'exactitude qui n'est pas à dédaigner. Les particuliers sont, en général, beaucoup plus accueillants.

On ne croirait pas, à voir la plupart de nos films, que le champ des plein-air soit infini. Nulle race n'est plus moutonnière en effet que celle des metteurs en scène. Ils se contentent d'aller toujours aux endroits déjà pris qui peuvent aisément s'énumérer. D'abord les abords immédiats des théâtres de prises de vues. Les bandes « parisiennes » sont généralement tournées à Vincennes, autour du théâtre Pathé, aux Buttes-Chaumont, autour du théâtre Gaumont, à Neuilly, autour du Film d'Art. Ensuite la Côte d'Azur. Elle seule, elle toujours. Ces paysages, d'ailleurs très beaux, semblent avoir accaparé le cinéma en France. On y va tourner l'hiver, parce qu'à Paris le jour est plus gris dans les films qui ne veulent pas utiliser leur réelle variété. Ces paysages si reconnaissables se raccordent comme ils peuvent avec le scénario censé à Paris, ou ailleurs. Il y a néanmoins un avantage à garder une troupe d'acteurs loin du théâtre et de Paris. La question de l'installation de toute la prise de vues à Nice se pose donc à la condition d'être envisagée sous son vrai jour et réellement organisée pour que les producteurs y trouvent les mêmes facilités techniques et les mêmes installations qu'à Paris. La forêt de Fontainebleau est aussi très appréciée ainsi que le désert d'Ermenonville. Il y aurait intérêt à ce que nos éditeurs fissent, à l'image de leurs collègues italiens, continuellement courir le pays à des opérateurs chargés d'enregistrer des milliers de paysages. Tout existe, il n'est que de trouver ce que l'auteur désire. Le choix du metteur en scène serait ainsi facilité. Il pourra, bien à l'avance, savoir où il tournera chaque scène. Le lieu, l'éclairage lui seront familiers. Il faut se méfier des coins trouvés au moment de tourner. Le désir d'utiliser un paysage agréable en soi peut détourner et ralentir l'action du film et déformer la pensée de l'auteur. Le fait d'avoir ses artistes sur le dos, de sentir le temps qui court, empêche le metteur en scène de rechercher avec une paisible attention les meilleurs paysages.

Le metteur en scène devrait avoir à sa disposition une voiturette avec un moteur produisant l'électricité et un jeu de lampes portatives qui lui permettrait d'utiliser et d'éclairer à volonté les lieux naturels, intérieurs, grottes, chaumières, ruelles, porches, qui vaudront souvent mieux que les plus savants décors. La lumière naturelle n'est pas toujours suffisante, et, sous prétexte de tourner dans des décors vrais, on nous les montre mal éclairés. Il ne faut pas craindre de corriger la nature, et c'est souvent utile pour la rendre vraisemblable.

HENRI DIAMANT-BERGER

WALLACE REID DANS UNE COLLISION D'AUTOMOBILES

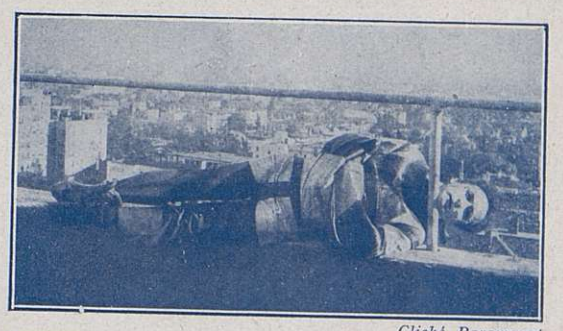
Cliché Paramount

LES RISQUES DU MÉTIER

Charlie Chaplin, le grand Charlot, vient d'être grièvement brûlé au cours de la prise de vues de l'un de ses films par l'explosion d'une lampe à acétylène et n'a échappé que par miracle à la mort. Cette nouvelle ne manquera pas d'émouvoir tous les amis, tous les admirateurs du génial comique, et elle viendra aussi au bon moment pour rappeler à tous ceux qui l'oublient un peu facilement que le métier d'artiste cinématographique n'est pas exempt de danger.

Suave mari magno...

chantait, au commencement du Livre II de son poème de « la Nature », Lucrèce, qui ne prévoyait certes pas le cinéma et ces trois mots, si souvent cités et appliqués aux dilettanti et aux égoïstes, peuvent fournir l'explication de la faveur dont jouissent au cinéma les tours de force, d'audace ou d'équilibre auxquels, chaque jour plus imprudemment, les metteurs en scène exposent les artistes. Cette exclamation du poète ne peut-elle, en effet, se traduire ainsi : « Il est doux, quand sur la vaste mer les vents soulèvent les flots, de regarder *tranquillement assis dans un bon fauteuil*, les terribles périls d'autrui. » C'est cet amour que chacun éprouve pour le danger dont il ne saurait souffrir, qui a fait le succès — ou pour le moins qui a contribué au succès — de nombreux mélos, qui attire les foules dans les cirques et dans les music-halls où s'exhibent gymnastes et acrobates, qui faisait courir le fameux Anglais aux trousses du dompteur dans l'espoir de le voir dévoré et qui, finalement, a assuré la vogue regrettable, peut-être, au point de vue artistique, mais indéniable, de la plupart des films américains.



Cliché Paramount

HOUDINI TRAINÉ PAR UN CABLE ET ACCROCHÉ PAR LE MENTON

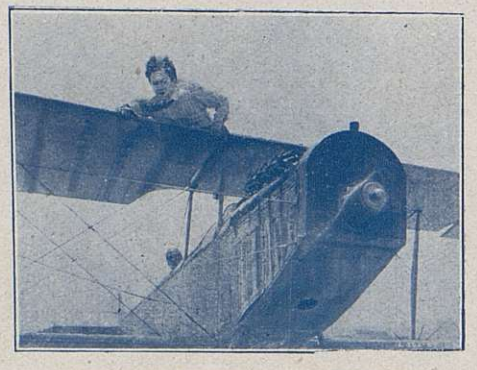
Il semble, pourtant, depuis quelque temps, que le public, aussi bien celui des établissements mondains que celui des quartiers populaires, tremble moins facilement. Les situations les plus imprévues, les tours de force les plus audacieux se succèdent, la foule les accepte sans manifester la moindre surprise. Qu'un train et une automobile se prennent en écharpe, qu'un ivrogne réalise, au sommet d'un échafaudage, des excentricités qui sont autant de défis aux lois de la pesanteur, qu'un innommable tacot se transforme en canot pour traverser une rivière, qu'un

personnage saute du haut d'un gratte-ciel dans une automobile en marche afin d'échapper à la poursuite de ses ennemis, le spectateur reste impassible.

A peine s'arrache-t-il à cette impassibilité lorsque les exploits, au lieu d'être accomplis par de solides gaillards, ont pour héroïne une frêle et blonde ingénue au sourire d'enfant.

D'où vient donc cette absence d'étonnement ? Tout d'abord, et évidemment, de l'habitude. Peu à peu, les tours de force les plus invraisemblables se succédant sans répit sur l'écran, le public a trouvé tout naturel d'appliquer au cinéma la phrase qui rendit fameux Nicolet : « De plus en plus fort », et de ne plus s'étonner de rien.

Mais ce n'est pas seulement à l'habitude prise que le public doit cette difficulté qu'il éprouve maintenant à s'étonner et à trembler, mais aussi à cette conviction qu'il s'est faite, ou qu'on lui a faite, qu'au Cinéma, toutes les scènes dangereuses sont truquées et que, par conséquent, le danger étant supprimé, il serait ridicule de trembler ou même de s'étonner.



COMMENT ON SE JETTE DU HAUT D'UN AVION

Eh bien ! cette conviction est fausse, ou pour le moins exagérée. Sans doute, les metteurs en scène ont-ils recours au truquage, il le faut bien, mais il est des cas où tout truquage est impossible.

Il y a quelques jours, un de nos confrères étant en visite dans un studio, assistait à la prise de vues d'une scène au cours de laquelle un artiste se pendait. Relatant cette visite dans son journal, notre confrère le fit en termes qui ne dissimulaient pas l'étonnement qu'il avait éprouvé en constatant que cette scène était truquée.

Ne le fallait-il pas indispensablement ?

Le metteur en scène pouvait-il exiger de son interprète qu'il risquât la mort, tout simplement pour ne pas avoir recours à un truquage que ne percevra pas le public ?

D'ailleurs, même en cas de truquage, le danger subsiste, et il n'est pas de truquage qui, à un instant quelconque, si court soit-il, ne contienne une part de danger

Il y a quelques semaines, la maison Gaumont présentait un roman-ciné américain dans l'un des premiers épisodes duquel on voyait un homme passer en courant « à quatre pattes » entre les roues d'un train en pleine vitesse. De toute évidence, cette scène était truquée. Mais ne croyez-vous pas que, si réduite que fût l'allure du train, l'homme qui consentit à passer entre ses roues en mouvement, courut un risque réel ?

L'année dernière, en Amérique, un artiste devait tomber du toit d'un sky-scrapper dans la rue. Le metteur en scène, bien décidé à truquer cette scène, ne voulait montrer que le point de départ et le point d'arrivée de cette chute. Entre les deux, il avait fait tendre un solide filet de gymnaste, mais les dispositions avaient été mal prises et le bord du filet ne touchait pas exactement la maison. L'artiste, sans remarquer ce vide, hésita au moment de tomber, et, au lieu de sauter franchement, ce qui l'aurait projeté au milieu du filet, se laissa aller mollement, ce qui le fit passer entre l'immeuble et le filet. et venir s'écraser sur le sol. La scène était truquée, tout danger n'en avait pourtant pas été écarté.

Et puis, il est — tout de même — des cas où tout truquage est impossible et où il faut, comme disent les Américains : « prendre sa chance ».

Un excellent artiste français qui s'est fait remarquer dans *La Sultane de l'Amour*, et qui vient de tenir un des principaux rôles de *La Boue*, M. Modot, aime à raconter comment il fut engagé pour tourner un premier film.

« Savez-vous monter à cheval ? » lui avait-on demandé. « Oui, avait-il répondu, ne supposant pas que l'on attendait de lui des chevauchées épiques. Quelques jours plus tard, costumé en Indien Sioux, il apprenait, en pleine Camargue, que, en langage cinématographique, « savoir monter à cheval » signifie « savoir tomber de cheval », car, en une seule journée, il totalisait douze chutes qui le laissèrent endolori.

Tomber de cheval peut n'être pas dangereux. Il est pourtant des chutes de cheval qui entraînent la mort. Il s'agit, tout simplement, de « courir sa chance ». La chance, l'artiste qui l'a peut-être le plus facilement et le plus souvent risquée, semble être Joë Hamman qui s'est spécialisé dans les rôles de cow-boy. Un jour, conduisant un traîneau dans un paysage montagnard et hivernal, il doit être englouti par une avalanche soigneusement préparée. L'avalanche a lieu à l'instant désiré : le traîneau, son cheval, son conducteur, sont engloutis comme il a été prévu, mais, complication inattendue, il faut plusieurs heures de travail pour ramener au jour et à la vie l'audacieux artiste.

Une autre fois, incarnant un Peau-Rouge, Joë Hamman met le feu à une prairie et manque de mourir asphyxié et brûlé.

Quelques jours plus tard, sautant d'un train en feu dans une rivière, il manque de s'empaler sur un piquet que personne n'avait encore remarqué quand on avait sondé le cours d'eau. Joë Hamman qui, souhaitons-le, mourra centenaire et bien tranquillement dans son lit, a encore failli être mangé par des chiens sauvages, déchiqueté par l'hélice d'un remorqueur, du pont duquel il était tombé dans la mer, dévoré par un lion... en forêt de Fontainebleau, et écrasé par un taureau. C'est au cours de la reconstitution, pour un film tiré de *Mireille*, d'une « ferrade », que ce dernier accident lui est arrivé. Joë Hamman, à qui avait été confié le rôle d'Ourrias, le farouche « gardian », avait déjà terrassé quatre taureaux sauvages pour les faire marquer au fer rouge, lorsque le cinquième, profitant de la fatigue de son adversaire, le renversa, lui piétina le visage, la poitrine et le ventre, jusqu'au moment où quatre ou cinq véritables « gardians » vinrent tirer le courageux artiste de ce mauvais pas.

COMMENT ON FLANQUE SON MARI PAR LA FENÊTRE

Moins banale encore, peut-être, est la mésaventure qui arriva il y a quelques années à M. Paul Capellani. L'excellent artiste devait être pris par des sables mouvants et donner l'impression de n'échapper que par miracle à l'enlizement. Le metteur en scène avait choisi pour cet épisode dramatique la baie du Mont Saint-Michel dont les traîtrises sont célèbres. M. Paul Capellani, consciencieusement, se laissa prendre par la tangue ; le metteur en scène était ravi, l'opérateur tournait... mais ni l'un ni l'autre ne s'apercevait que, tout comme l'artiste dont ils suivaient avec intérêt l'enlizement à chaque instant plus profond, eux-mêmes et leur appareil étaient pris à leur tour. Il fallut une équipe de sauveteurs arrivés en hâte avec des planches pour tirer les trois imprudents de leur situation périlleuse.

Il n'y a pas, en effet, que les interprètes qui soient exposés lorsqu'on tourne une scène dangereuse. C'est ainsi que, en Amérique, un opérateur et un metteur en scène qui s'étaient avancés sur un rocher, au bord de l'Océan, par une journée de tempête, furent emportés par une lame et se noyèrent sans qu'on pût les secourir.

En France, on tourne relativement peu de films d'aventures, et les accidents y sont assez rares.

La réalisation de *La Roue*, que M. Abel Gance vient de terminer, occasionna pourtant deux accidents qui auraient pu avoir des conséquences mortelles. Le premier eut pour cadre le massif du Mont-Blanc. Les artistes de la troupe de M. Abel Gance, parmi lesquels se trouvait M. de Gravone, les opérateurs, les guides, les porteurs, furent surpris par une avalanche alors qu'ils montaient au Pic Wilson où ils avaient une scène importante à tourner. Par un hasard miraculeux, l'avalanche roula artistes, guides et porteurs jusqu'à un petit plateau où ils purent reprendre pied. Il était temps : quelques mètres plus loin, béait un précipice de plusieurs centaines de mètres de profondeur.

Le héros du second embryon de drame de *La Roue*, fut M. Séverin-Mars qui faillit être décapité par une locomotive.

En Amérique, les accidents sont plus fréquents. Depuis un an, n'avons-nous pas appris que l'un des partenaires ordinaires de Charlie Chaplin s'était tué dans une chute, que Douglas Fairbanks s'était gravement blessé à la tête au cours d'un éboulement dont il devait être la victime dans un film qu'il tournait à Los Angelès, que D.-W. Griffith, le fameux metteur en scène d'*Intolérance* et du *Lys Brisé*, avait faillit se noyer avec quelques-uns des artistes de sa troupe, la glace d'un lac sur lequel il travaillait s'étant brisée, et que le lieutenant Locklear s'était tué au cours d'un des invraisemblables exercices auxquels il se livrait sur son avion. Celui-là ne pouvait pas mourir autrement ! L'oraison funèbre est sans doute rapide et dépourvue d'ornements oratoires, mais est-il possible de dire autre chose d'un homme qui sautait d'un avion en marche dans un autre avion en marche, qui se livrait, sur les ailes de son appareil en plein vol, à tous les exercices que les acrobates ne font ordinairement que sur un tapis soigneusement disposé ? Quand on a vu le film qui montre les multiples folies aux-

quelles se livrait, par nécessité ou par amour du danger, le lieutenant Locklear, on rougit, car on se demande si ce n'est pas pour arracher à des spectateurs blasés un « Ah ! » d'admiration et d'effroi que le malheureux se livra ainsi sans défense au hasard tout puissant, et l'on se demande si le cinéma ne pourrait pas se passer de ces acrobaties, non seulement de celles du lieutenant Locklear qui sont rares, mais de toutes les acrobaties. Puisqu'il est admis — et prouvé — que le cinéma peut tout, pourquoi n'utilise-t-il pas dans un autre sens ces ressources illimitées ? Qu'il nous montre de la fantaisie, du merveilleux, du rêve, qu'il nous entraîne loin de notre vie de chaque jour, au lieu de nous en montrer avec tant de soin les faits-divers ! Ils sont nombreux, les amis du cinéma qui forment ce souhait.

RENE JEANNE

ON NOUS ÉCRIT DE LOS ANGELÈS

Nous recevons des nouvelles de Charlot. (10 mai, par lettre de notre correspondant spécial.

— *Au cours de la réalisation de sa comédie en trois parties,* Vanity Fair, *Charlie Chaplin a été très grièvement brûlé. La scène comportait des plombiers et électriciens, et la lampe d'un des travailleurs devait jouer un rôle des plus intéressants. Malheureusement distrait un moment de son travail, Charlie Chaplin oublia la présence de cette lampe, et entrant dans le " champ ", il buta et tomba si près d'elle que la flamme l'atteignit. En une minute ses vêtements furent en feu. Edna Purviance fut la première à lui porter secours et, bientôt, des couvertures mouillées l'enveloppèrent entièrement.*

Les brûlures aux jambes, mains et physionomie sont très graves, mais la vie du grand artiste n'est pas en danger. On espère son prompt rétablissemen

NOS CONCOURS

Hâtez-vous de répondre à notre Concours

NOS REINES PEUVENT-ELLES DEVENIR DES ÉTOILES ?

Voir les détails dans nos précédents numéros

Toutes les réponses doivent nous parvenir avant le 31 Mai

Mademoiselle, êtes-vous photogénique ? Oui !

Eh bien ! **PRENEZ NOTE** *que va s'ouvrir dans notre Numéro du 3 Juin le*

CONCOURS DES " AMIES DU CINÉMA "

entre les plus jolies adhérentes de

L'Association des "Amis du Cinéma"

Nous publierons chaque semaine 12 photographies .. sélectionnées par notre Comité de Rédaction et .. qui seront soumises au jugement de nos 75.000 lecteurs

Lire les conditions de ce Concours dans notre prochain numéro

QUE LES JEUNES HOMMES SE RASSURENT

Ils ne seront pas oubliés ; leur concours viendra à son heure.

Nous y pensons !

LES INVENTEURS ET LE CINÉMA

LA PROJECTION DES CORPS OPAQUES

Le nom de M. F. Dussaud est connu de tous ceux qui ont suivi, avant la guerre, les très intéressantes expériences de cet ingénieur sur la lumière froide. Or, M. Dussaud vient, à nouveau, de se signaler à l'attention du monde scientifique par les importants progrès qu'il a fait accomplir à la question de la projection des corps opaques. Les résultats qu'il a obtenus, et qui sont fort beaux, ont été présentés récemment à l'Académie des Sciences par M. Edouard Branly, le père de la télégraphie sans fil.

Jusqu'ici, la projection des corps opaques, problème résolu, en principe, depuis quelques années déjà, n'avait pu recevoir d'applications sérieuses : la reproduction des objets sur un écran était limitée à une image de très petites dimensions et, pour obtenir mieux, il aurait fallu recourir à une source lumineuse intense qui en aurait rendu l'emploi peu pratique.

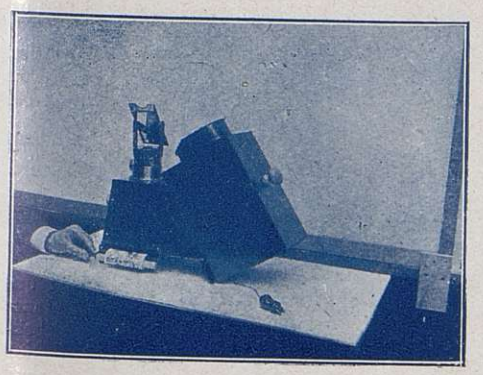
Non seulement le nouvel appareil de M. Dussaud permet de faire des projections atteignant jusqu'à 9 mètres carrés (3 mètres sur 3 mètres), mais il n'utilise, comme source lumineuse, qu'une lampe à incandescence avec laquelle il suffit de 3 ampères sous 110 volts pour reproduire sur l'écran n'importe quel objet, avec sa forme, ses couleurs, son relief, ses mouvements...

L'appareil se compose de deux caisses en tôle : dans la première est placée une lampe à incandescence derrière laquelle est un réflecteur de forme appropriée.

Dans le fond de la seconde caisse se trouve l'objet à projeter et, à son sommet, l'objectif du système.

Une sorte de manchon, à l'intérieur duquel est disposé un condensateur à double lentille, réunit les deux caisses.

Enfin, une glace, dont on peut, à volonté, varier l'inclinaison, surmonte extérieurement l'objectif et permet de renvoyer l'image sur un écran placé parallèlement à cet objectif.



Appareil pour projeter les corps opaques, imaginé par M. Dussaud

L'ingénieur Dussaud qui vient d'apporter au problème de la projection des corps opaques une solution excellente. Derrière et au-dessus de l'inventeur, un petit écran destiné aux projections en famille.

Il suffit de placer à l'intérieur de l'appareil un objet quelconque : épreuve photographique, carte postale, bijou, petit mécanisme, insecte, etc., pour que cet objet, violemment éclairé par le système lumineux, vienne se reproduire sur l'écran avec une netteté absolument remarquable. Une montre, par exemple, introduite dans la lanterne, est projetée, considérablement grossie, avec ses moindres détails ; on peut suivre son fonctionnement avec une facilité d'autant plus grande que la projection est parfaitement fixe et que le seul mouvement réel ou apparent est celui du mécanisme de la montre. On obtient le même résultat avec une mouche enfermée dans une petite cage de verre, avec un bijou déposé dans son écrin, avec une fleur, un fruit, une médaille, etc...

Le socle de l'appareil constitue une vraie petite table de laboratoire ; toute expérience faite ou tout dessin tracé, sur cette table, peuvent donc être projetés au fur et à mesure de leur exécution. Sur cette même table, illu-

minée par la source éclairante, il est possible de présenter tour à tour des illustrations ou des textes que portent des bobines, des albums pliants ou des supports isolés qu'entraînent des mécanismes spécialement conçus pour cet usage.

C'est ainsi que l'invention de M. Dussaud pourrait recevoir dans la cinématographie une application extrêmement intéressante. Elle permettrait de substituer aux films transparents habituels, des films opaques en papier qui auraient sur les premiers cet avantage très appréciable d'être infiniment plus économiques. Les négatifs seraient toujours constitués par des pellicules transparentes, mais les positifs seraient tirés sur papier comme s'il s'agissait de simples photographies. Un dispositif approprié serait adapté à la lanterne et assurerait le déroulement du film dans les conditions voulues. M. Dussaud se propose d'ailleurs de réaliser ce dispositif et il n'est pas douteux qu'il y parvienne étant donné les résultats qu'il a déjà obtenus et la simplicité relative de ce nouveau problème.

Il convient d'ajouter que si la projection des corps opaques est parfaite en salle obscure, elle obtient même des images très nettes en plaçant l'écran dans les conditions les moins favorables, c'est-à-dire devant une fenêtre ou entre deux fenêtres. Enfin, le maximum d'aération a été obtenu, dans la lanterne, par une triple circulation d'air autour de la lampe, du système optique et de l'objet projeté dont la température ne s'élève pas au-dessus de 25° après un quart d'heure de projection.

Il y a certainement dans cette invention quelque chose de mieux qu'une idée ingénieuse et il faut souhaiter que son auteur lui donne tout le développement auquel elle semble devoir se prêter.

GEORGES HOUARD

CONCOURS DES ÉTOILES PRÉFÉRÉES

Fin de la liste des réponses classées

A. de Meck, René Barbier, L. Moraglia, J. G. Calvini, Marguerite Charrier, Lancereaux, Jacques Guyon, Madeleine Barré, Marguerite Bisson, Lucienne Bisson, Jean Borde, Slouma ben Abderazak, M. Martinel, Denise, J. Chambaudet, Hélène Vandezande, Lucie Ronand, Juliette Trancon, Anne-Marie Boucole, Line Beubassat, M. Drevet, Suzanne Vouillaimet, R.-D. Deval, Marie-Thérèse Darquet, Germaine Fayard, Edmée Pamart, Suzanne Béguin Billecocq, Cliquet, Jules Coquel, Ady Jannet, Edgard Van Buggenhouet, G. Kancellay, Jeanne Jeanbonnat, Yvonne Soudain, Léon Mautor, P. Kœhly, Denise Denis, Renée Demany, Raymond Lemerle, des Angeli, G. Cornali, P. Godard, Delage, Raphaël Bernard, Rosenn Morgane, R. Crochut, Roger Lavaud, Germaine Terrassin, Fanny Gruber, Marc M. Métais.

CE QUE DISENT NOS LECTEURS

Il faut constater tout de même qu'au cinéma, les adaptations musicales ont une certaine, sinon une grande importance. Il serait presque impossible de compter le nombre de dilettantes qui, dans un ciné, goûtent avec plaisir certains morceaux qui accompagnent les vues.

On en a eu, d'ailleurs, la preuve certaine aux présentations hebdomadaires réservées aux exploitants, lesquels allaient jusqu'à applaudir tel ou tel solo joué par un artiste de l'orchestre.

Cette remarque nous a suggéré l'idée de faire adapter un solo de violon, soit sur un documentaire, soit sur le précieux Pathé-Revue, un de nos amis en a fait l'essai dans sa salle et une artiste de grand talent a joué *La Havanaise* de Saint-Saëns, tandis que passait le dernier magazine animé.

Son succès a été tel, que notre ami a décidé de renouveler tous les quinze jours cette heureuse expérience.

Je la livre aux Directeurs en quête de nouveautés.

X.

* * *

Cinéphile fervent, je suis littéralement indigné de voir combien sont nombreuses les salles bruxelloises qui projettent à nouveau des films boches.

Ces bandes nous arrivent ici, camouflées : sans marque d'origine, sans distribution, sans même le nom de la vedette ; une étiquette de l'agence de location recouvre la firme sur les photos accompagnant le film.

La masse du gros public qui va au cinéma pour s'y distraire tout simplement et qui se préoccupe très peu ou pas du tout de l'origine et de la nationalité d'un film, s'assimile ces spectacles ineptes et très souvent malsains et démoralisants, comme c'est le cas pour *La Du Barry* et *La Danse sur un Volcan* (scènes de la Russie bolchevique) qui présentent la France et la Russie sous un bien mauvais jour.

D'autre part, vous imaginez-vous l'impression du public, quelque peu compétent, qui revoit sur l'écran les artistes (?) qui lui avaient été imposés durant l'occupation.

Une salle d'ici projette un film sensationnel de Charlie Chaplin : *A Day's Pleasure*. Je n'irai pas le voir car le programme est corsé de la « réédition » d'un film boche qui fut déjà passé dans cette salle pendant la guerre.

Ne tourne-t-on donc plus rien en France ?

Nous aimons assez les films français pour que l'on nous en envoie davantage. Il faut que la France trouve chez nous un de ses principaux débouchés, si elle ne veut pas voir sa production négligée et délaissée pour un produit allemand de qualité inférieure, mais moins cher.

EDOUARD DELVAUX (*Bruxelles*).

Cinémagazine Actualités

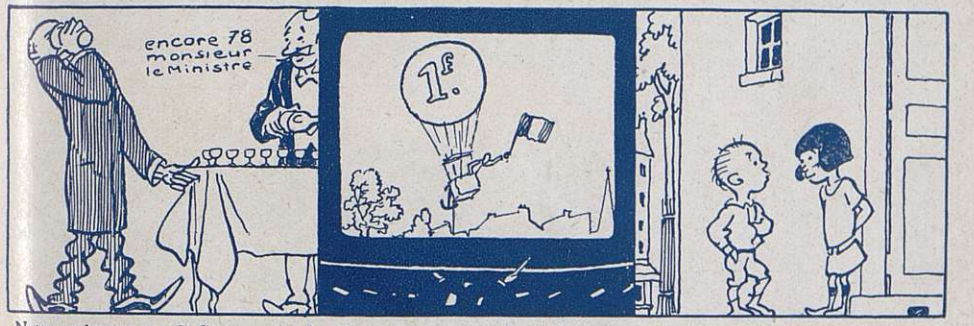
Comme dans es films à épisodes, interminables et plus ou moins américains, les négociations avec l'Allemagne ne sont pas à la veille de prendre fin.

Cette « belle dame sans merci »... (il n'y a pas de quoi en effet !) cherchera une combinaison. Un calendrier sans les dates d'échéances, par exemple !

Au moment où toutes les affiches nous invitent à voir *L'Homme aux trois Masques*, nous avons vu, au moins, l'Homme aux deux masques : Lloyd George, qui n'attend que la signature d'un accord pour changer de décision..

C'est déplacé, dans un film sérieux, ces facéties à la Charlot !

Au sein du parti communiste vient de naître un groupe super-communiste. La confession rouge ! pour emprunter un titre de film... Ces nouveaux réformateurs de la Société ne rigolent pas, eux, et nous jouerions un scénario bien noir, s'ils prenaient la direction de la mise en scène !...



Notre opérateur a pris là une scène unique en son genre : M. Lefebvre du Prey, dégustant 139 crus d'Alsace !

On ignore si ce sympathique ministre a pu rester « dans le champ » jusqu'au 139e verre... N'importe, il faut avouer qu'il tient bien l'écran... non, la toile !

Non, ce n'est pas une bande documentaire. C'est tout bonnement l'ascension du Franc ! Depuis quelques jours, il monte rapidement.

Si, par hasard, il ne se dégonfle pas, souhaitons qu'il reste dans l'atmosphère le plus haut possible et très longtemps !

— Oui, *ma vieille*, j'ai eu un prix dans la première série du plus bel enfant de France. Maintenant, si Pathé a du flair, il va me faire signer un contrat...

M. Jonnart, grand amateur du ciné. — c'est une supposition ! — a dû voir *Les Splendeurs de Rome*, car il a accepté, après bien des hésitations, le poste d'ambassadeur auprès du Vatican.

Quelles vertus le ciné ne possède-t-il pas ?.

Un autre ambassadeur est parti... Carpentier qui représente assez bien (n'est-ce pas ?) la boxe. L'écran nous le prouvera bientôt.

Un poing... et ce n'est pas tout..!

— J'ai lâché le cinéma, c'est impossible de se faire accepter le moindre scénario...

— T'as tort de te décourager... Vois Decourcelle, on lui passe *Gigolette* dans plus de 600 établissements.

— Je sais bien... c'est moi qui lui ai fait l'adaptation cinégraphique !

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

LE COLLIER FATAL (*Grande scène d'aventures en 15 épisodes*). Première partie : *Les Perles mystérieuses*. — C'est ce premier épisode du nouveau ciné-roman, *Le Collier fatal*, que va bientôt publier *Cinémagazine*.

Sans médire en aucune façon de ses devanciers, on peut dire que ce nouveau « sérial », qui ne doit pas avoir moins de quinze épisodes a, sur eux, un attrait qui ne manquera pas de frapper l'esprit public.

Le premier épisode ne s'embarrasse pas d'une exposition des faits d'une longueur invraisemblable et désespérante. En cinquante mètres c'est fait et l'on sait tout de suite qu'un roitelet d'Océanie (Miriko) a été dépossédé de son île par un bandit, une sorte de négrier. Miriko possède un collier de perles d'une valeur immense et il a décidé de se rendre à New-York avec l'intention de le vendre et d'employer le produit au rachat de son malheureux peuple. Pour la réussite de ses projets, Miriko s'est confié à la fille d'un pasteur (Miss Suzy) et c'est avec elle qu'il s'embarque pour la grande ville. Mais des aventuriers à la solde du négrier se mettent à la poursuite de la jeune fille et de Miriko et conséquemment... du collier.

Le premier épisode, après cette brève exposition, nous montre les péripéties de la poursuite. Ils sont franchement mouvementés et ont cette supériorité sur les autres romans cinéma qu'ils possèdent plusieurs clous qui semblent n'être que des incidents très naturels dans ce film où le mouvement est sans cesse trépidant. C'est pourquoi je peux lui prédire un grand et légitime succès aussi bien dans les établissements de spectacle que dans les librairies qui auront la bonne fortune d'en assurer la vente.

⁂

JACK, MÉDECIN MALGRÉ LUI. — Jack c'est William Russell qui est l'enjouement et la gaieté même, artiste plein de talent, il assure le succès d'un film.

Le thème est quelconque. Un papa millionnaire est désolé parce que son fils est atteint d'une profonde neurasthénie à laquelle les médecins ne comprennent rien. Le gaillard est au lit et empoisonne par ses plaintes l'existence de ceux qui l'entourent ; sa sœur, tendre et craintive, joint ses plaintes à celles du malade imaginaire et paraît le soigner avec une indulgence excessive.

Le père appelle à lui Jack, un de ses fermiers du Montana et lui demande comme service de guérir le jeune homme.

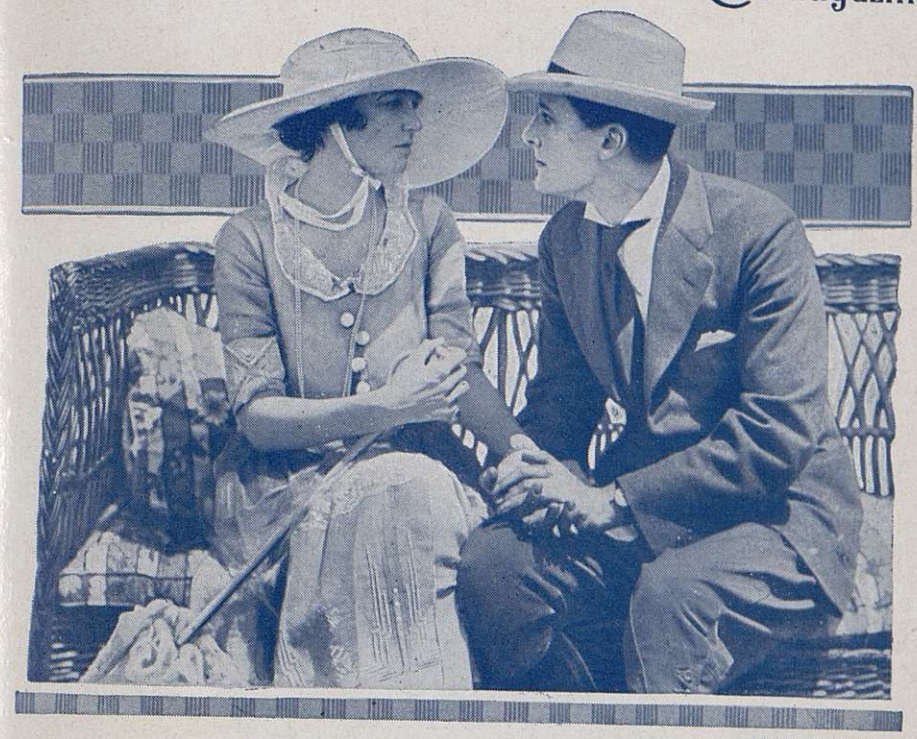
« Des distractions ? je vais lui en donner ! » Et le voilà qui jette le neurasthénique à bas du lit et le plonge dans une piscine.

Les incidents se succèdent, la sœur s'en mêle, veut protéger son frère contre les « brutalités de Jack » et finalement le médecin malgré lui triomphe du frère et... épouse la sœur.

L. D.

Cliché Harry

Le Collier fatal sera projeté à partir du 10 juin



Cliché Gaumont

Dans les griffes de l'Au-delà, avec IRÈNE CASTLE

Cliché Harry

WILLIAM RUSSEL dans **Jack, médecin malgré lui**

LE CINÉMA
AU SERVICE DE LA PROPAGANDE COMMERCIALE

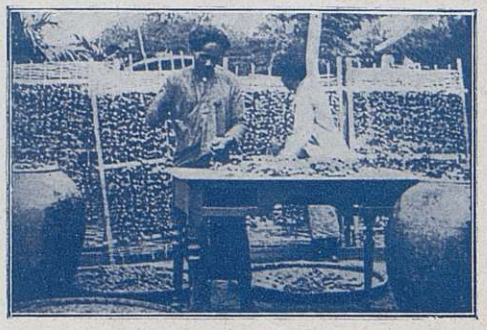
COMMENT LES ANGLAIS ET LES AMÉRICAINS SE SERVENT DU FILM POUR DÉVELOPPER LEUR COMMERCE D'EXPORTATION

Les Illustrations de cet article sont tirées d'un film anglais de propagande commerciale.

Les industriels français ne se rendent pas exactement compte de l'aide que pourrait leur apporter le cinéma, s'ils savaient le mettre au service de leur propagande commerciale.

Le général Nivelle, membre du Conseil supérieur de la guerre, au cours de l'entrevue que nous eûmes récemment avec lui et qui fit l'objet d'un article paru ici même, nous dit le rôle considérable joué à l'étranger par le film de propagande commerciale.

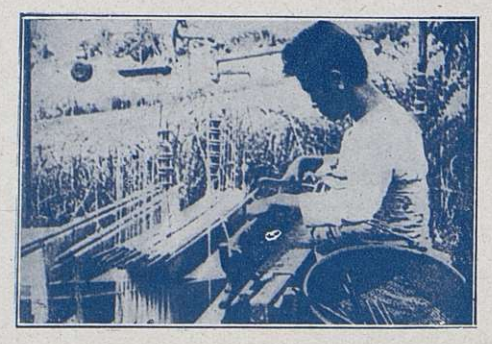
Le général Nivelle nous signala même que l'Allemagne recommence à se servir d'un mode de propagande dont, avant la guerre, elle avait compris toute l'importance.



TRIAGE DES COCONS

Nous croyons faire une bonne œuvre en publiant aujourd'hui les résultats d'une enquête que nous avons entreprise dans les milieux renseignés, sur ce sujet dont personne ne saurait nier l'intérêt.

Il ne faut pas que l'industrie française se laisse distancer par la concurrence étrangère et comme il n'est pas trop tard pour aviser, nous espérons que les grosses firmes de notre pays se mettront vite d'accord pour lutter à armes égales, en demandant au film documentaire, conçu dans un esprit spécial, de l'aider à prendre sa juste place dans les marchés du monde.



TISSAGE DE LA SOIE

Montrons d'abord ce que font les Anglais et les Américains. Ils possèdent des collections de films documentaires, dont ils tirent le maximum de rendement et qui leur permettent d'appuyer excellemment l'action de leurs voyageurs de commerce.

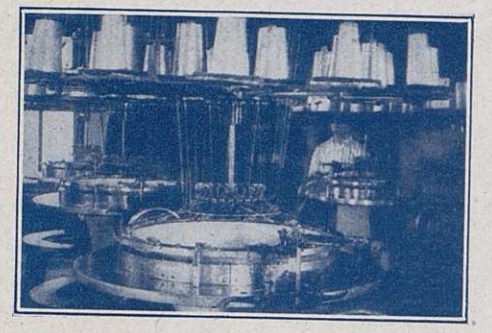
Montrons, en particulier, de quelle façon procèdent nos alliés les Anglais qui ont fait du cinéma un agent de propagande commerciale de tout premier ordre.

Ils commencèrent par constituer une « Fédération des industries britanniques » qui, à son tour, patronna la « Moving picture exhibition of British Industrie ». Cette Fédération ayant groupé la majeure partie des grosses firmes anglaises, dispose de plusieurs millions et ne demande au gouvernement que l'appui de son organisation consulaire à l'étranger. Il y a là une nuance qu'il importe de souligner. En France, nous avons la fâcheuse habitude de compter sur le gouvernement pour faire tous les sacrifices et nous possédons cette idée absolument fausse que les gouvernements étrangers mettent à la disposition de leurs nationaux des sommes énormes afin de permettre la réalisation de leurs projets commerciaux.

Nous ne saurions trop le répéter, les industriels britanniques fournissent *d'abord* un effort financier personnel, leur gouvernement les aide ensuite, financièrement et moralement, en invitant les consuls à collaborer avec leur fédération. La « Moving picture exhibition of British Industrie » est arrivée à être une organisation semi-officielle et dont les moyens d'action formidables s'exercent dans le monde entier.

Examinons sa façon d'opérer. Elle a constitué un catalogue de près de deux cents films, ce qui représente environ 15.000 mètres de pellicules. Chaque industrie britannique susceptible de réaliser un chiffre intéressant d'exportations, fait tourner un film ou des films documentaires.

C'est ainsi que les Anglais sont parvenus à pouvoir projeter sur l'écran à l'étranger, la fabrication de l'acier, des locomotives, des machines agricoles, des automobiles, des bicyclettes, des câbles, des huiles, des produits chimiques, de la soierie, des étoffes, des parfums. Encore ne donnons-nous ici qu'une rapide nomenclature de tous ces films, dont souvent, soit dit en passant, la qualité technique est discutable.



TISSAGE DES SOIERIES

Ajoutons même, sans autrement préciser, que la « Moving picture exhibition of British Industrie » projette des films *français* intercalés avec soin dans des films britanniques, ce qui prouve que nos documentaires actuels sont capables de produire un bon rendement de propagande, puisque l'étranger ne craint pas de les adopter.

Voici comment la « Moving picture exhibition of British Industrie » a résolu le problème de la présentation des films dans les pays avec lesquels elle veut engager des relations commerciales.

FABRICATION DES ESTAMPES

Elle a organisé trois tournées de propagande, la première en Amérique du Sud, la deuxième en Europe et en Amérique du Nord, la troisième en Afrique du Sud, Asie, Inde, Egypte. Ces trois tournées ont à visiter les cent principales villes du globe. Elles sont annoncées à l'avance par le consul, qui loue une salle de spectacles et fait de la publicité par voie d'affiches et de clichés de journaux. De plus, les commerçants et industriels que l'on veut toucher plus particulièrement, reçoivent des cartes d'invitation.

IMPRESSION DES COLORIS ET TEINTURE

Le programme d'une de ces séances de cinéma-propagande est excessivement chargé. Il comprend en principe tous les documentaires qui représentent la fabrication d'un produit ou d'une marchandise, que les commerçants convoqués sont susceptibles d'acheter.

Pour couper la monotonie d'un tel spectacle, l'on projette des vues panoramiques des plus beaux sites d'Angleterre, ce qui est encore une propagande d'un autre genre.

Parfois un conférencier, pendant la projection des films documentaires, donne dans la langue du pays, bien entendu, quelques explications aussi claires que possible

Après la séance, les agents des firmes susceptibles de faire des affaires dans la région, sont à la disposition des spectateurs pour leur fournir tous les renseignements qu'ils désirent leur montrer des photographies, leur remettre des catalogues. *Ils reçoivent directement les commandes.*

Nous pouvons dire qu'un tel système a fait ses preuves et qu'au Brésil notamment, pays avec lequel cependant la France entretient d'excellents rapports commerciaux, les Anglais ont obtenu de fort brillants résultats

Il serait injuste de déclarer que, de notre côté, nous restons complètement inactifs. Notre Ministère des Affaires étrangères, notamment, a depuis longtemps compris l'utilité du film.

Nous expliquerons, dans un prochain article, sur quelles bases peut s'appuyer une propagande par le film.

Nous dirons quels espoirs on peut fonder sur elle, comment on doit la perfectionner et la développer avec l'aide de nos industriels et de nos commerçants. Nous tâcherons de montrer quel avenir est réservé au film de propagande commerciale, qui sera, si l'on sait s'en servir, le meilleur artisan du relèvement économique de notre pays.

PIERRE DESCLAUX

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

Le Cinéma arbitre.

Mme Cécile Sorel dont on sait les démêlés récents avec le dessinateur Bib, reçut l'autre jour la visite d'un jeune homme, porteur d'une caisse vide enveloppée d'une toile.

— Madame, dit-il avec le plus grand sérieux, si j'ai insisté pour vous voir, c'est que je suis un de vos plus fidèles admirateurs. Bib en vous ridiculisant dans une affreuse caricature, a outrepassé ses droits et, comme vous l'avez très bien fait observer, il a offensé la Beauté. J'ai conçu le projet suivant : je vais vous cinématographier et l'on montrera ensuite à l'écran votre caricature, ainsi que vous-même. Le cinéma, sera ainsi l'arbitre. On verra que Bib n'est qu'un mauvais artiste et un diffamateur.

Le jeune homme installait déjà sa caisse sur un immense piano à queue. Cécile Sorel se sauva, épouvantée, se souciant peu de se prêter à une telle expérience. Une minute après, le pseudo-opérateur cinématographiste était expulsé par deux domestiques et reconduit jusqu'à la porte. Arrivé là, il s'assit sur une marche de l'escalier et se mit à rire aux éclats.

Cécile Sorel venait d'être victime d'un rapin facétieux, qui gagnait ainsi un pari.

Le Cinéma à l'X.

M. CARVALHO, directeur des études à l'Ecole Polytechnique, était sur le point d'adopter le cinéma comme moyen d'instruction, pour expliquer notamment aux élèves le fonctionnement de certaines machines industrielles. Mais le Conseil de perfectionnement de l'Ecole ne le suit pas dans cette voie et demeure hésitant. Il se peut toutefois qu'après les grandes vacances, on fasse un essai, avec des films au ralenti, fournis par la Direction des Inventions, ou simplement loués à de grandes maisons. Si l'essai est concluant, l'on envisagera s'il y a lieu de généraliser l'emploi du cinéma dans le grand établissement scientifique.

Nous ne saurions trop le souhaiter. Il est temps que le cinéma devienne, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, un instrument de laboratoire. Il est regrettable qu'on en soit encore à discuter son pouvoir pédagogique qui est considérable.

La Mort de " l'Actualité ".

ALLONS-NOUS voir disparaître des programmes les revues d'actualité ? Nombreux sont les directeurs de cinémas qui, trouvant ces films d'un prix trop élevé, parlent tout simplement de les supprimer. Il ne s'agit pas de menaces en l'air. Le mouvement a déjà été amorcé. Si le public ne se défend pas, avant peu les revues d'actualité ne figureront plus sur l'écran. Le prétexte invoqué par les exploitants, c'est que les spectateurs ne s'intéressent plus au journal filmé et qu'il est, par conséquent, inutile de payer assez cher des bandes qui n'ont pas de succès. Déjà, sous la pression des exploitants, l'on a réduit au minimum le métrage de ces bandes. L'on a obtenu ainsi des résultats grotesques. L'on voit à présent plus de titres et sous-titres que de tableaux ! Le public n'est pas content. Quoi qu'en disent les exploitants, il aime l'actualité. Si l'on veut s'en rendre compte, qu'on organise un referendum, nous sommes certains d'avance des indications qu'il donnera.

L' " Université Cinématographique "

C'EST lundi prochain qu'aura lieu la petite fête d'inauguration, le baptême de « L'Université Cinématographique », en son charmant studio de la rue Coustou, 4 (Place Blanche).

Quelques jours après s'ouvriront les cours.

Le programme, admirablement compris, nous donnera un jour, pour l'écran, des artistes de valeur.

Heureux élèves que ceux qui pourront suivre de telles classes !

Nous reparlerons bientôt de cette école modèle.

Anatole France et l'Ecran.

IL nous a été donné de voir, à son dernier passage à Paris, Anatole France, le grand écrivain, dans un grand cinématographe des boulevards. L'auteur du *Lys Rouge* est un fervent de l'art muet.

— Si j'étais plus jeune, nous dit-il, et si j'habitais Paris, j'irais tous les soirs au cinéma. Mais, à l'heure actuelle, je suis devenu un provincial, un campagnard, puis-je ajouter. Je me contente donc de voir des films, de temps à autre, à Tours, non loin de ma propriété, et à Paris, lorsque j'y viens. Le cinéma mérite mieux que les sarcasmes dont l'accablent certains écrivains, qui ne l'ont pas encore compris. Je suis convaincu qu'il exercera une influence sociale formidable, malgré toutes les entraves apportées par les retardataires et les ennemis du progrès. Le cinéma est une force, mais saurons-nous l'utiliser?

Anatole France, en prononçant ces mots, souriait d'un air sceptique.

Pour figurer sur l'Ecran.

C'ETAIT à la récente inauguration de la Foire de Paris, Esplanade des Invalides. L'on attendait l'arrivée du ministre du Commerce, M. Dior. Les opérateurs de cinéma avaient dressé leurs appareils et la main sur la manivelle, guettaient. Soudain, une clameur retentit.

Malgré le service d'ordre, les curieux se précipitent au devant de l'Excellence. Une jeune et jolie femme, employée d'un stand voisin, se campe face à un appareil et commence à sourire, puis à gesticuler gracieusement, et cela juste au moment où le ministre apparaît dans le champ de l'objectif.

L'opérateur lui adresse quelques secondes plus tard de vifs reproches et la jolie personne de répondre:

— Je voudrais tant faire du cinéma, mais comme je n'ai pas de relations pour me pousser, j'ai sauté sur cette occasion. Comme ça, vous serez obligé de me projeter sur l'écran et je verrai bien si je suis photogénique.

Mais l'employée n'était peut-être qu'une aimable pince-sans-rire.

Le Cinéma et l'Eglise.

NOUS croyons savoir que le cardinal Dubois, archevêque de Paris, fait étudier en ce moment la possibilité de se servir du cinéma dans un but de propagande catholique. L'archevêché serait même disposé à créer un bureau spécial qui examinerait les films déjà existants, susceptibles d'être utilisés par les patronages et qui donnerait en somme un visa. Mgr Dubois a été frappé par ce fait que de nombreux ecclésiastiques, directeurs de patronages, traitent directement avec les Maisons de location et prennent des films dont on discute ensuite les tendances à l'archevêché.

Mgr Dubois envisage même la possibilité de faire tourner plusieurs films évangéliques, mais il recule devant les difficultés de toutes sortes qui surgissent sur son chemin.

LES ÉCUMEURS DU SUD

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes par André Dollé

ADAPTÉ DU FILM VITAGRAPH, (Sélection Georges Petit)

ILLUSTRÉ PAR LES CLICHÉS VITAGRAPH

HUITIÈME ÉPISODE

L'HINDOU MYSTÉRIEUX

I. — Une intervention opportune.

De l'issue de cette lutte sans merci dépendait le sort d'Edith Johnson et de William Duncan... et peut-être leur vie elle-même ?

Aussi, fut-ce avec l'énergie du désespoir qu'ils résistèrent à cette attaque imprévue. Duncan se démenait comme un fauve : mettant à profit toute l'agilité et toute la puissance musculaire acquises dans une longue pratique des sports, il opposait à ses adversaires la plus farouche et la plus acharnée des résistances, mordant l'un, terrassant l'autre, tordant des poignets, brisant des dents... Edith, maintenue par Howard, assistait, immobile et terrifiée, à cette lutte inégale... Pourtant, les forces humaines ont des limites... Nous savons que la nuit précédente avait été pour William Duncan une nuit d'insomnie, une nuit tout entière occupée à accomplir les belles prouesses qui faillirent être couronnées de succès... La bataille qu'il venait de livrer à trois hommes comme l'étaient Lewis, Wiggins et Bulger, acheva de consommer son énergie...

Par bonheur, le détective Hardy et le fidèle Long Tom qui avaient été postés au dehors non loin de là, veillaient avec diligence.

Leur parti fut vite pris : Long Tom passa à Hardy le second de ses revolvers et les deux hommes, déterminés à tout, entrèrent dans la maison, grimpèrent quatre à quatre l'escalier et

Le divan scellé au sol disparut avec ses trois occupants.

RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS. — *Harry Johnson ruiné par le consortium Harold Duncan, veut refaire fortune dans son « claim ». Il est séquestré par ses propres employés. Wiggins et Bulger. Le fils d'Harold, William, chassé injustement par son père et engagé comme bûcheron, fait parvenir à Edith, fille de M. Johnson, une lettre d'appel du prisonnier.*

Le train qui amène Edith est précipité dans le fleuve du haut du pont miné par la crue.

firent irruption dans la chambre Comme par enchantement, le combat cessa à leur vue pour la bonne raison que les quatre bandits qui avaient délaissé leurs armes afin de ligoter leurs prisonniers ne pouvaient maintenant songer à résister devant la menace de deux brownings pointés sur eux. Ils levèrent les bras et se rendirent.

William serra avec effusion les mains de ses sauveurs et leur dit simplement :

— Merci ! Il était temps !

Puis, après avoir rétabli un peu d'ordre dans sa toilette mise à dam par la lutte, il obligea les quatre bandits à se rassembler au milieu de la pièce. Il les colla l'un contre l'autre, dos à dos. Cela fait, avec de grands éclats de rire et aux applaudissements d'Edith, il imagina de les ficeler tous ensemble. Quand la corde eut été enroulée une dizaine de fois autour de ce groupe humain, il fit un nœud solide, souhaita poliment — et ironiquement — le bonjour à ses adversaires frémissants de rage impuissante, et dévala l'escalier, en compagnie d'Edith, de Hardy et de Long Tom.

Comme ils ouvraient la porte du rez-de-chaussée, ils se trouvèrent face à face avec un homme du claim qui amenait quatre chevaux à ses maîtres. L'étonnement du cavalier fut grand lorsque, au lieu de rencontrer Wiggins et Bulger, il se trouva devant ceux qu'il croyait bien vaincus à jamais.

— Enchanté de l'aubaine ! fit ironiquement Duncan ; vous tombez à pic, mon ami !

II — La poursuite palpitante.

A peine délivrés, Wiggins, Bulger, Lewis et Howard, n'écoutant que leur ressentiment, n'eurent plus qu'une idée : couper la retraite aux fuyards !

— Nous prendrons à travers bois par des sentiers connus de moi seul, dit Bulger, et c'est bien le diable si, avec des montures fraîches, nous ne les devançons pas !

Ils coururent aux écuries devant lesquelles des chevaux tout sellés attendaient, du matin au soir, le bon vouloir de leurs maîtres ; suivis de quelques serviteurs, ils se ruèrent en une chevauchée éperdue, sur les traces des fugitifs.

Tout en fuyant, nos quatre amis passèrent non loin du fameux puits. Cette proximité fit venir une idée à William :

— Nous serions des écervelés, dit-il, si, ce matin, nous partions sans essayer de délivrer votre père, miss Johnson. N'avons-nous pas là deux otages qui, sur leur vie, nous répondront de la liberté de celui qui vous est cher ? Les bandits que nous avons laissés dans le puits doivent connaître l'endroit où votre père est retenu prisonnier !

Sans attendre une réponse, il mit pied à terre et ses compagnons l'imitèrent.

Ils arrivèrent au puits dans lequel se lamentaient, depuis près de huit heures, le métis et un autre homme du claim.

— Eh bien, mes gaillards, leur cria William, comment avons-nous passé la nuit ?

Des imprécations lui répondirent.

— Calmez-vous, fit Long Tom, sinon, parole d'honneur, je vous envoie sur le crâne la plus lourde pierre que mes bras soient capables de soulever !

— C'est une idée ! ajouta William. Messieurs, je vous annonce que nous allons vous enterrer tout vifs.

Des gémissements et des supplications s'élevèrent alors du trou.

William se mit à rire.

— Ah ! ah ! il paraît que nous vous avons mis à la raison !... et bien, tenez, je suis généreux : je vous accorde la vie sauve ! Vous allez nous conduire sur le champ à la prison de M. Johnson... si vous refusez, nous exécutons notre menace et vous serez enterrés vifs.

— Nous acceptons ! Nous acceptons ! crièrent d'en bas, les deux voix éplorées.

William et Long Tom jetèrent alors une corde au fond du puits et remontèrent les deux hommes.

En prenant pied sur la terre ferme, le métis fit le simulacre de boiter très bas.

— Qu'avez-vous ? lui demanda William.

— Je me suis foulé la cheville, gémit le métis. C'est de votre faute : cette nuit, vous m'avez jeté si rudement dans ce trou que, au milieu de l'obscurité, je n'ai pas vu le fond et que je me suis fait un mal affreux... Maintenant, voyez, je ne peux plus marcher... Et je le regrette, croyez-moi, car j'étais bien décidé à tenir ma promesse et à vous conduire à la prison du vieux Johnson.

— Son compagnon nous y mènera bien ! suggéra Long Tom.

— Je sais le chemin ! affirma l'homme.

— C'est bon, conclut William, nous n'avons pas de temps à perdre : si celui-là ne peut marcher, nous n'avons qu'à l'abandonner. A présent, toi, ajouta-t-il en s'adressant à l'autre, montre-nous le chemin.

William sauve Edith. Les bandits cherchent à capter la confiance d'Edith et à perdre William, qui n'échappe à l'écrasement que pour être jeté à l'eau.

Abusée par Wiggins, Edith se brouille avec William qui s'éloigne. Il échappe à une explosion provoquée par Bulger. Rappelé par une lettre d'Edith, il arrive à temps pour empêcher un mariage forcé entre elle et Wiggins. Tombant ensuite dans un nouveau piège des « Ecumeurs », les deux jeunes gens sont enterrés vifs dans une cabane truquée.

William creuse un souterrain. Les bandits découvrent l'évasion, traquent les fugitifs; le chariot où se trouve Edith rompt ses traits et tombe dans un lac. William resté à cheval, saute à terre, plonge, ramène Edith et s'enfuit avec elle en locomotive.

A Los Angelès, Edith est enlevée par les « Ecumeurs » à une séance de magie. Menacée par le détective Harry, la magicienne avoue. Bulger, au courant de tout, arrête l'automobile dans laquelle William et ses amis Harry et Long Tom viennent au secours d'Edith. Mais William démarre et précipite l'auto dans la mer.

Il se sauve avec ses compagnons et Edith le rejoint à la nage. Mais celle-ci, par un nouveau subterfuge, est enlevée en auto. William et ses amis arrêtent l'auto à l'aide d'un câble et délivrent la prisonnière. Mais Bulger mine un arbre géant qui s'abat sur la voiture des rescapés.

L'arbre n'a blessé personne. Réfugiés près du claim, William et Long-Tom sont enfermés dans un puits, par traîtrise, le détective enterré et Edith séquestrée. Au sortir du puits, William se glisse dans la prison d'Edith, mais les deux jeunes gens, sur le point de fuir, sont exposés à être massacrés.

III. — La délivrance

Dévalant les pentes raides, se glissant de roc en roc, se faufilant sur des sentiers quasiment inaccessibles, Edith et ses trois compagnons, suivaient l'homme qui les conduisait vers la prison du vieillard. Soudain, leur guide s'arrêta, et, leur désignant du doigt, à mi-pente, une haute cabane perchée sur pilotis, il leur dit :

— C'est là !

A cette vue, Edith ne put réprimer les battements désordonnés de son cœur. C'était donc dans cette demeure inaccessible, dans ce coin perdu, au milieu de ce triste et sauvage décor, que son père, loin de tout secours, désespérant de revoir jamais sa fille chérie, souffrait en silence depuis des semaines et des semaines ! Quel horrible drame caché recélait dans ses murs cette cabane ! Mais l'énergique jeune fille se ressaisit bien vite... Désormais, les douloureuses pensées ne lui étaient plus permises : elle touchait au but, le martyre de son père allait prendre fin, il fallait agir au plus vite.

Déjà William dégringolait d'un pied agile le ravin qui descendait vers la baraque.

En quelques minutes, la petite troupe eut gagné la prison. Le guide fit jouer la combinaison secrète d'une serrure compliquée et la porte s'ouvrit. Les quatre amis s'y engouffrèrent. Edith poussa un grand cri : cri de joie délirante et de pitié à la fois :

— Papa !

Un homme, que l'on distinguait, tout au fond d'une grande pièce obscure, couché sur un grabat sordide, tourna vers les nouveaux arrivants un visage amaigri, pâli, marqué au sceau de la souffrance...

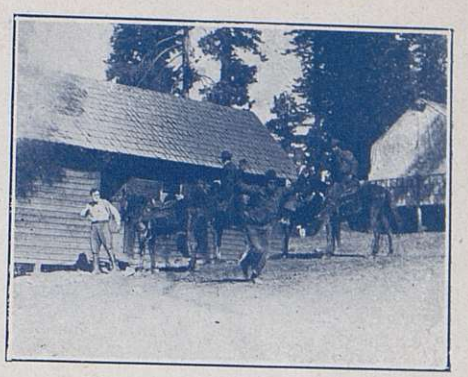
— Papa ! répétait Edith en lui tendant éperdûment les bras.

Mais le vieillard ne bougeait pas. En s'approchant, William dont les yeux commençaient de s'habituer à l'obscurité ambiante, constata qu'il était ligoté à même le grabat. Il sorti son couteau de poche et trancha vivement les liens qui retenaient le malheureux.

Alors, le pauvre homme qui n'osait croire à son bonheur, le prisonnier affaibli, sembla sortir d'un rêve, d'un long et affreux cauchemar... il balbutia d'une voix brisée:

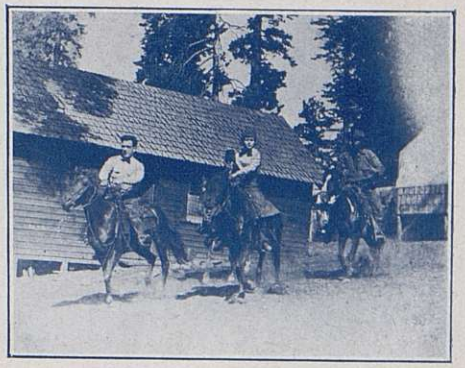
— Edith !... Edith !... Edith !...

Et, sous le coup de l'émotion trop vive, il éclata en sanglots et pressa sur sa poitrine la fille aimée qu'il avait cru ne plus jamais revoir avant sa mort !



L'homme abandonna les montures aux quatre amis.

William et ses deux compagnons, les yeux embués de larmes de joie, assistaient à cette scène déchirante. Tout à coup, ils se retournèrent d'un même geste : la porte d'entrée venait de se refermer avec un claquement sonore.



Ils enfourchèrent les chevaux et partirent au galop

William se rua sur elle : déjà la serrure avait

Je sais le chemin, affirma l'homme.

été verrouillée du dehors. Il eut un geste de dépit :

— Nous sommes trahis ! maugréa-t-il.

Puis, sortant de sa ceinture l'un de ses revolvers il tira à travers la cloison.

Au dehors, l'homme, surpris par la détonation, fit un bond de côté : la balle siffla à ses oreilles...

IV. — L'attaque de la cabane

Poursuivant leur chevauchée fantastique, les éperons rivés aux flancs rougis de leurs montures, les Ecumeurs du Sud passèrent en trombe à côté du puits... A leur vue, le métis qui n'avait pas bougé de là, se leva d'un bond et, joignant les signaux aux hurlements d'appel, il les prévint de s'arrêter. Bulger l'aperçut et se dirigea vers lui.

— Les as-tu vus ? demanda-t-il précipitamment.

— Certainement : ils nous ont donné l'ordre de les conduire à la cabane du vieux Johnson ; j'ai prétexté d'une blessure pour refuser, mais Bill qui était avec moi a été contraint de leur obéir.

De son bras droit levé, Bulger rallia ses complices qui accoururent au galop. En quelques mots, il leur expliqua la situation, puis, par des chemins tout juste praticables pour des chevaux la bande se mit en route.

Pendant ce temps, les occupants de la cabane se désespéraient : encore une fois, la chance les abandonnait à l'instant précis où ils touchaient au but si longtemps poursuivi.

— Il ne sera pas dit, rugit William, qu'un seul de ces misérables aura raison de nous !

Et, de toutes ses forces décuplées par la rage et l'espoir, il se jetait sur les cloisons. Mais la cabane était solide et ces chocs répétés ne l'ébranlaient guère.

William, qui avait déjà vidé à travers la porte le contenu du barillet de son revolver, le rechargea en hâte et recommença de tirer... Du dehors, le bandit lui répondait du tac au tac...

Ce fut au milieu du fracas des coups de feu que l'oreille subtile de Long Tom perçut soudain le bruit d'une galopade :

— Les Ecumeurs ! annonça-t-il.

— Ah ! ça, fit William, sont-ce des démons pour avoir réussi à nous rejoindre à cheval dans ce ravin inaccessible ?

— Rien ne m'étonne de Bulger et des siens ! expliqua Long Tom, Bulger connaît les moindres sentiers de la forêt et de la vallée, et ses complices sont de rudes cavaliers, rien de surprenant à ce qu'ils soient parvenus jusqu'ici !

— Il faut en finir ! clama William qui, depuis quelques instants s'était armé d'une masse qu'il venait de découvrir et s'attaquait de toute son énergie à la paroi opposée à la porte d'entrée.

A l'abri derrière un pan de roc, les bandits délibérèrent :

— Attaquons ! déclarait Wiggins avec une belle ardeur.

— Calmez-vous ! lui conseillait Bulger ; nos ennemis sont armés, je les sais bons tireurs.

— Il faut cependant en finir !

— Vous faites bon marché de la vie de vos amis ! railla Bulger. Je n'ai nullement envie de risquer ma peau pour capturer ces gredins. Il y a mieux à faire si vous voulez m'en croire. J'ai mon idée, laissez-moi agir...

Puis, s'adressant à ses hommes :

— Que l'on me passe des cordes !

Presque tous les cavaliers avaient, attachées à leur selle, des cordes enroulées, précaution non négligeable dans ces pays accidentés.

Six individus s'empressèrent d'obéir.

Sur les indications de Bulger, ils s'approchèrent en rampant de la cabane et se glissèrent sous les pilotis. Parvenus là, ils attachèrent leurs cordes aux piliers. Cela fait, ils revinrent, toujours avec la même prudence, vers leurs chevaux à la selle desquels ils fixèrent l'autre extrémité de chacune des cordes.

William, lui, ne perdait pas son temps... Toujours armé de la masse, il s'était jeté à nouveau sur la paroi arrière de la cabane, et, à grands coups répétés, il avait commencé d'entamer les planches épaisses et solides... Bientôt, un premier trou fut pratiqué. Il eut vite fait de l'agrandir en sorte que l'ouverture fut bientôt capable de livrer passage à un homme.

L'un après l'autre, les cinq occupants de la cabane s'y engagèrent, sautèrent sur le sol, se faufilèrent derrière les rochers... pendant que William protégeait leur retraite d'une avalanche de coups de feu.

Soudain, sur un signal donné par Bulger, tous les chevaux furent entraînés sur la pente à grand renfort de coups de pied... De tous leurs muscles raidis, ils tirèrent... tirèrent désespérément sur cette charge inaccoutumée qui refusait de céder à leur effort... et, tout à coup, avec un immense fracas que répercuta longtemps l'écho de la forêt, la cabane tout entière, oscillant sur ses pieds brisés, se mit à rouler, de roc en roc, de ravin en ravin... pour, finalement, s'arrêter, démolie, disloquée, en miettes, tout au fond du gouffre béant.

Tout en haut, tremblants à la pensée de la fin atroce à laquelle ils venaient d'échapper, les cinq amis contemplaient avec horreur le supplice imaginé par leurs bourreaux.

Seul au sommet d'un rocher, sa silhouette se détachant nettement sur le ciel, William Duncan, bras croisés, riait d'un rire insultant et triomphant.

V. — Dans les rochers.

Quel ne fut pas le désappointement des misérables quand ils eurent constaté que nul cadavre ne gisait dans les débris de la cabane !

— Nous sommes joués ! constata avec amertume Wiggins, tout déconfit.

Il rallia ses complices et la chasse à l'homme reprit de plus belle.

De rocher en rocher, les fuyards étaient parvenus à un ravin à pic au pied duquel, très loin, très bas, coulait un large fleuve ; sur la rive, une voie ferrée serpentait.

William la désigna à ses amis ,

— Si nous atteignons cette rive et que nous soyons assez heureux pour trouver un train, nous sommes sauvés !

M. Johnson cherchait du regard un sentier par lequel descendre au fond de cette vallée. Mais William fit un signe à Long Tom et ce dernier lui tendit une corde qui ne quittait pas son épaule. En un instant, il eut solidement fixé la corde à un pieu planté en terre. Puis il la déroula et constata que le bout atteignait le fond du ravin.

— C'est parfait ! fit-il.

Et, l'ayant remonté, il l'attacha autour de la ceinture d'Edith. Courageusement, la jeune fille commença la périlleuse descente, posant de temps en temps son pied sur une aspérité du roc, afin de peser moins lourd aux bras de ses amis qui, tout là-haut, déroulaient lentement la corde. Ce fut ensuite le tour de M. Johnson de Hardy puis de Long Tom. Enfin, le dernier, selon son habitude, William descendit à la force du poignet. Mais à peine s'était-il engagé dans le vide que des coups de revolvers retentirent, tout près. Alors, se cramponnant d'une seule main à sa corde, il tira son browning de l'autre et riposta sans faiblesse... Cela suffit pour tenir en respect les Ecumeurs qui, parvenus au bord du précipice, se disposaient à couper la corde afin de précipiter le jeune homme dans l'abîme. Craignant pour leur vie, ils se couchèrent à plat-ventre et dirigèrent un feu nourri sur le pieu auquel la corde était suspendue.

William, sans perdre son sang-froid comprit tout le danger et précipita sa descente... Tout à coup, le pieu, déjà écorché par maints projectiles, se brisa tout net sous le choc plus précis d'une balle bien tirée.

... Les assassins coururent au bord du rocher ; au-dessous d'eux, à trente mètres au moins de profondeur, ils aperçurent William qui, tombé d'une faible hauteur, se relevait sans aucun mal.

Bulger frémit de rage :

— Des cordes ! des cordes ! demanda-t-il avec impatience.

Mais tous ses hommes se regardèrent sans répondre : des cordes, il n'y en avait plus ! Elles étaient restées attachées après les pilotis de la cabane... On ne saurait penser à tout !

VI. — A Los-Angelès.

Continuant leur course éperdue, nos cinq amis parvinrent à la voie ferrée où — la chance continuant à les favoriser — ils trouvèrent, à la halte-station, un train qui démarrait. Ils eurent juste le temps de grimper dans le dernier wagon sur la plate-forme duquel ils se rassemblèrent afin de contempler avec une joie intense la bande des Ecumeurs qui, dépités, gesticulaient dans le lointain, impuissants désormais, à rattraper le train.

A l'abri les bandits délibérèrent

Bulger sortit de sa poche un indicateur puis regarda l heure à sa montre :

— Il est exactement deux heures, constata-t-il, par conséquent ce train doit être celui qui arrive dans la soirée à Los Angelès. Nous allons retourner au claim et filer en auto vers la ville.

La cabane se mit à rouler de roc en roc...

Le lendemain matin, après une nuit consacrée

La jeune fille commença la périlleuse descente.

au plus bienfaisant des repos, les quatre compagnons et Edith devisaient, assis dans le hall du « Los-Angelès-Palace ».

— Il faut en finir avec toute cette histoire, déclarait M. Johnson. Nous avons deux choses à faire : la première, assurer nos droits sur le claim, la deuxième, mettre la police sur les traces des bandits qui m'ont fait tant souffrir.

Mais William Duncan secoua la tête :

— Quelles preuves matérielles et palpables fournirez-vous à la police pour justifier l'arrestation des Ecumeurs ? Personne n'a été témoin de leurs exactions ! D'autre part, je ne tiens pas à voir des agents intervenir dans notre histoire... je préfère me réserver toute la gloire d'une victoire bien gagnée. J'ai juré d'être plus malin et plus fort que tous ces misérables... Et quand William Duncan s'est fait un serment de ce genre... il le tient !

Edith, rouge de plaisir en entendant ce mâle langage, tendit sa fine menotte au vaillant gentleman et échangea avec lui le plus cordial des shake-hand.

— Reste la deuxième partie du programme, reprit Duncan : la justification des droits de propriété de M. Johnson. Cette formalité est tellement simple qu'elle ne souffre pas la discussion. Néanmoins, il sera bon d'en obtenir notification officielle. Pour cela, je vous conseille de vous adresser à un légiste réputé, le juge Van Camp, il s'est fait une spécialité des questions de propriété et d'exploitation.

— Nous allons nous y rendre sans plus tarder, fit M. Johnson, en se levant.

— Prenez les devants, je vous rejoindrai chez le juge, dit Duncan, il faut, pour ma part, que je passe à la Banque où je retirerai quelques fonds.

Pendant la nuit, Bulger et ses acolytes avaient gagné la ville en automobile. Mis au courant par leurs correspondants de l'arrivée de leurs ennemis, ils n'avaient pas tardé à connaître l'adresse de leur hôtel et même les numéros de leurs chambres.

VII. — Chez le juge.

Ce matin-là, le juge Van Camp arriva comme de coutume à son cabinet et commença de compulser les nombreux dossiers accumulés sur son bureau. A peine était-il installé dans un fauteuil de cuir, qu'une porte s'entrebailla silencieusement derrière lui... Deux individus — qui, n'étaient autre que Wiggins et Bulger — s'approchèrent sur la pointe des pieds ; Bulger tenait sa veste dont il entoura prestement la tête du pauvre homme. En un clin d'œil, le juge aux trois-quarts étouffé, fut arraché de son siège, traîné dans une pièce voisine qui lui servait de vestiaire et abandonné là par les deux malandrins.

Peu après, Edith, accompagnée de son père et de Long Tom, était reçue par le secrétaire de M. Van Camp et introduite dans le cabinet du magistrat.

Assis dans le fauteuil de cuir, un homme barbu, dont les traits étaient à peine visibles au milieu de l'obscurité facticement créée dans la pièce, les reçut avec urbanité, et, après leur avoir désigné des sièges, les invita à parler. Edith sortit de son sac à main des papiers qu'elle tendit en expliquant :

— M. Johnson, mon père, ici présent, est propriétaire d'un claim situé en Californie et dénommé Claim des Luna-Mountains. Ses droits n'avaient jamais, jusqu'ici, été mis en doute par qui que ce fut. Mais deux employés se sont mis en tête de revendiquer pour eux-mêmes la possession de ce claim ; ils ont soulevé mille difficultés et n'ont pas hésité à employer la violence pour éloigner mon père et ses amis...

— De guerre lasse, désespérant d'obtenir de ces hommes ce à quoi nous avons droit, nous sommes venus vous trouver, Monsieur le Juge, pour vous prier de rédiger un acte en bonne et due forme certifiant et affirmant la propriété régulière de mon père. Ensuite, munis de ce document, nous nous adresserons à la justice qui saura bien mettre à la raison les énergumènes qui nous tiennent tête.

— Confiez-moi ces papiers, mademoiselle, dit le juge en tendant une main qui tremblait imperceptiblement.

— Les voici, monsieur.

Le magistrat s'en empara... Il allait les enfermer en un tiroir, mais se ravisant, après une minute de réflexion, il reprit :

— Maintenant, dit-il je vais vous donner une indication utile : avant de commencer à agir, j'ai besoin d'une garantie... Bien qu'ayant complète confiance en vous, je ne puis prendre les yeux fermés les pièces que vous me donnez ; vous irez de ma part chez un expert qui vérifiera l'authenticité de cet acte.

Et, comme Edith, étonnée de cette suggestion fort inattendue, le regardait avec surprise, il ajouta, craignant de s'être fourvoyé :

— Oh ! c'est là une pure formalité ! Mais vous comprenez que je ne puis vous donner une garantie valable qu'après cette vérification... Voici l'adresse de l'expert : c'est un Hindou nommé Haïfa ; il habite à Green-Park, à quatre kilomètres de la ville.

VIII. — L'Hindou.

L'auto déposa peu après Edith et ses deux compagnons à l'adresse indiquée par le faux-juge.

Un domestique leur ouvrit. C'était un petit homme au teint jaune, aux yeux bridés, il était habillé de soie voyante, un ruban vert entourait sa tête. Sans parler, avec des gestes félins et souples, il débarrassa les hommes de leurs chapeaux et leur désigna une porte derrière laquelle les visiteurs trouvèrent un autre serviteur qui ressemblait au premier comme un frère.

Après une courte attente, ils furent introduits dans une antichambre meublée à l'orientale. Là, le deuxième domestique muet souleva une portière et, subitement, ils se crurent transportés dans une pagode brahmanique. En ce sanctuaire mystique, ce n'étaient que boudhas de bronze aux poses hiératiques, que coussins brochés, que tentures brodées de signes cabalistiques et de caractères sanscrits, que brûle-parfums contournés d'où une fumée odoriférante s'élevait en lourdes spirales. Une lueur sinistre tombait de lanternes glauques colorées comme des vitraux.

Peu avant leur arrivée, Bulger, qui avait eu le temps de les devancer, avait rendu visite au maître de céans et, moyennant le versement d'une somme rondelette, avait conclu avec lui le pacte infâme dont nous allons suivre l'exécution.

Edith, qui marchait la première, eut un geste instinctif de recul en voyant soudainement surgir devant elle un visage blême au masque expressif et mobile où deux yeux luisants comme des braises mettaient une animation fébrile. C'était Haïfa.

D'un geste de sa main décharnée où brillaient deux pierres précieuses aussi bizarres de forme que de couleur, il leur désigna un siège à trois places, sorte de divan où chacun était séparé de son voisin par un accoudoir en bois.

Puis l'Hindou parla :

— Vous venez de chez un juge, je le sais !

Les trois amis se regardèrent, étonnés.

— Je sais tout ce qui vous amène ici, continuait le singulier expert en prenant des airs inspirés.. Vous voulez me consulter au sujet de documents ?... Donnez-les moi !

Edith, son père et Long Tom suivaient avec effarement les mouvements de cet expert fantaisiste. Malgré la crainte puérile qui commençait à l'envahir, Edith obéit et lui tendit les papiers.

Derrière une porte, Lewis et Bulger, tremblants de joie, assistaient à cette scène singulière et contemplaient avec des regards de bêtes féroces, leur proie venue au piège.

IX. — Où William intervient.

Nous savons que William Duncan avait promis de rejoindre ses amis chez le juge Van Camp. Mais, retenu par les formalités à accomplir à la banque, il était arrivé en retard.

— Cette demoiselle et ces messieurs sont déjà partis, lui répondit le secrétaire qui le reçut.

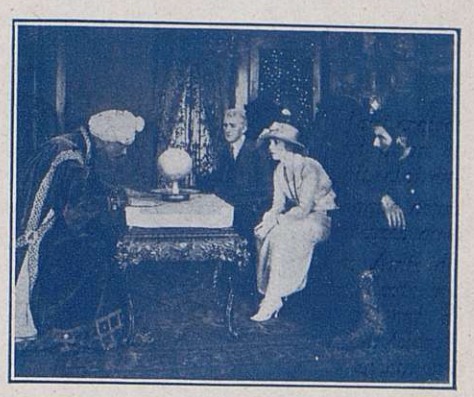
William allait se retirer lorsque son attention fut attirée par de sourds gémissements qui provenaient d'une pièce voisine. Surpris, le secrétaire prêta, lui aussi, l'oreille à ce bruit.

— C'est là ! fit William en entrant, suivi du secrétaire, dans le vestiaire.

Le juge était là, en effet, geignant sur le sol, étouffé par son bâillon, dans l'état où l'avaient laissé les deux misérables.

Ils arrachèrent ses liens. Aussitôt qu'il put parler le juge s'écria :

— Un inconnu s'est rué sur moi pendant que je travaillais et m'a enfermé ici ; puis il a reçu



L'Hindou entreprit des passes magnétiques.

des visiteurs qu'il a envoyés chez un Hindou nommé Haïfa, demeurant à Green Park.

William n'en entendit pas davantage : déjà il avait pris la porte et dégringolant l'escalier quatre à quatre, il s'était engouffré dans son automobile et avait jeté à son chauffeur l'adresse de l'Hindou.

Quelques minutes plus tard, il était à destination.

Son intrusion brutale jeta l'émoi parmi la valetaille à turban et robe de soie, mais il n'en eut cure et se rua vers la porte du sanctuaire mystérieux où l'Hindou continuait ses évocations psychiques.

X. — La maison truquée.

Sans interrompre ses passes magnétiques, sans perdre de vue ses trois visiteurs, l'Hindou Haïfa prêtait une oreille attentive à un bruit insolite qui semblait venir de l'antichambre. Il perçut nettement des pas, des éclats de voix... Ses yeux s'éclairèrent alors d'une lueur singulière...

Puis, tout en feignant de continuer ses gestes et de prononcer des paroles cabalistiques en un

Armés chacun d'un poignard, ils approchèrent lentement.

langage inconnu, il recula de quelques pas... Son pied chercha, dans le coin de la pièce, un bouton électrique disposé à même le plancher.

Aussitôt, des ressorts commandés électriquement se déclanchèrent et, sans bruit, trois grands anneaux de bois se trouvèrent tout soudainement entourer les cous des trois amis, tandis que trois barres solides venaient au même instant leur coincer les bras contre leur dossier.

Suffoqués de surprise, Edith M. Johnson et Long Tom roulèrent des yeux ébahis sans même songer à crier à l'aide.

... A la porte, l'intrus continuait sa tambourinade qu'il alternait avec de robustes coups de pied ou de formidables poussées des épaules.

Edith, qui avait compris que c'était là une intervention de son cher William, commençait à renaître à l'espoir.

Se rendant compte que la porte allait céder sous ces attaques répétées, l'Hindou songea qu'il n'y avait plus à attendre pour mettre en lieu sûr ses prisonniers... Son pied chercha un bouton voisin de celui sur lequel il avait appuyé quelques instants plus tôt.

A ce contact, la moitié du parquet oscilla d'une seule pièce sur un pivot central, et, sans bruit, le divan scellé au sol suivit l'impulsion donnée et disparut aves ses trois occupants... Le parquet, terminant son évolution, revint lentement prendre sa place...

Pendant ce temps, William qui pressentait vaguement un drame affreux, se jetait contre la porte avec toute l'énergie dont il était capable. Bientôt, elle céda...

Quand il pénétra, revolver au poing, dans le sanctuaire de l'Hindou Haïfa, il se trouva en face du magicien qui, froidement, bras croisés, avec un sourire indéfinissable sur sa face anguleuse, le regardait venir, sans faire un geste, sans dire un mot.

Effaré, William contemplait derrière lui la pièce absolument vide...

— Que sont devenus M. Johnson et sa fille ?

L'Hindou fit un grand geste d'incertitude et d'ignorance. Puis, levant les yeux au ciel avec un air inspiré, il prononça, en étendant les bras :

— Attendez... je vais consulter les esprits...

Mais, pendant ce temps, son pied cherchait à tâtons le bouton électrique... Tout à coup, avant qu'il ait pu faire un geste pour échapper à son sort, William sentit le sol céder sous lui... et il disparut dans une trappe obscure... pendant que le plancher, continuant son mouvement de rotation, ramenait à la surface le divan et ses trois occupants, toujours maintenus solidement par leurs entraves.

Dans son coin, l'Hindou impassible, immobile, sans desserrer les bras qu'il avait croisés sur sa poitrine, accueillait Edith et les deux hommes avec son éternel rictus figé et le regard énigmatique de ses yeux de braise.

FIN DU HUITIÈME ÉPISODE

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique étant exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma", il ne sera répondu qu'aux questions accompagnées de la bande d'envoi de leur Numéro.

L'Ami Bidasse. — Nous publierons ces biographies. Ce film n'est pas encore acheté en France.

Ketty A. V. — Le Cinéma est édité par La Renaissance du Livre, 78, boulevard Saint-Michel.

Chinelle. — Mme Cécile Guyon a tourné de nombreux films : *L'Enfant prodigue, Les Vainqueurs de la Marne.*

Bleuette Bleuet. — Ne connaissons pas ces films.

Marie-Madeleine. — Pour jouer, il faut s'adresser à un metteur en scène, les débutantes sont peu payées, il est indispensable d'être photogénique.

Raoul Dartault. — M. Mathé est marié. Environ 35 ans. Ecrivez chez Gaumont. Hermann, environ 45 ans. Ecrivez chez Gaumont. Vous verrez ces artistes dans le prochain ciné-roman de M. Feuillade.

Lecteur Bizertin. — Les Cinq Gentlemen maudits : Luitz-Morat. Pierre Régnier, André Luguet. Mlle Yvonne Devigne.

Un Tzigane. — Desdemona Mazza et Ivor Novello.

Lilas blanc. — 1° En Sicile ; 2° à Paris ; 3° dans le Midi.

Lewis. — 1° Photographier ; 2° ce film n'est pas paru et le titre n'en est pas arrêté.

Nellilit. — 1° 10, Boulevard Poissonnière ; 2° nous ne savons pas ; 3° très bientôt.

Cupidon. — Mary Walcamp paraîtra bientôt à l'écran.

Aimante. — Jean Signoret : écrivez-lui à l'Eclipse en demandant de faire suivre. Essayez toujours.

Willy Wjom. — Notre réponse vous paraît obscure parce que vous ignorez la question posée.

A. G. M. A. — Les Trois Mousquetaires : d'Artagnan : Aimé-Simon Girard ; Athos : Henri Rollan ; Porthos : Martinelli ; Richelieu : De Max ; la reine : Jeanne Desclos ; oui, vous pouvez avoir ces fascicules. Ecrivez-nous.

E. L. 7. — 1° Ecrivez-lui à la Phocéa à Marseille ; 2° écrivez-lui chez Pathé.

Une admiratrice de Gina Manès. — Les maisons d'édition ne donnent jamais le nom des artistes secondaires. Nous ne connaissons pas ce que vous nous demandez.

Jack de New-York. — Vous aurez satisfaction prochainement. Toutes les biographies des principaux artistes seront publiées.

Rosemonde. — Madeleine Aile, 13 ans. Pour les pays étrangers, affranchissez à 0 fr. 50. Christiane Vernon, à l'Eclipse, 94, rue Saint-Lazare.

A. P. Nogent. — 1° Rodolphe Waldon : Floyd Buckley ; 2° il est préférable d'écrire en anglais.

H. Davesne. — La qualité essentielle est d'être photogénique, et cela vous ne le saurez qu'en tournant quelques mètres de film. Il n'y a pas de règle fixe pour le reste, tout dépend de votre talent.

Un Fighter. — Simone Genevois a 9 ans environ; elle est blonde.

Choucette 14. — *Gentilhomme* sera présenté prochainement. Pour l'autre film, nous ignorons.

Le Rat. — Face à l'Océan, Pathé, 1.500 mètres, *Lotus d'Or*, 1.800 mètres. *L'Homme qui vendit.* 1.800 mètres. *La Vierge...*, 1.600 mètres *La Hurle* 1.650 mètres le tout environ.

Cinéromaniaque. — Adressez-vous chez Aubert.

Un Valentinois. — Adressez-vous chez Pathé, 67, Faubourg Saint-Martin.

Pierre de Messeme. — C'est son véritable nom Italienne, 25 ans.

Sincère admiratrice de S. H. — Sessue Hayakawa paraîtra dans le recensement.

Kissy Bix. — 1° Artiste inconnue ; 2° appréciation personnelle ; 3° voyez le recensement de cette artiste mais sachez que ce genre de demande n'est pas très apprécié des artistes. Une femme a l'âge qu'elle paraît à l'écran ou à la rampe Le véritable est son secret.

Lorhans. — Remercions. Impossible de publier communication qui n'apporte qu'une plainte nouvelle mais pas un choix nouveau et pas de remède, hélas ! à l'état de choses actuel.

Mauviette. — Aurez satisfaction bientôt.

Cœur d'Artichaut. — Adressez-vous chez Aubert, 124, avenue de la République.

IRIS

L'abondance de cette rubrique nous oblige à prier nos lecteurs de prendre patience.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60, Avenue de la Motte-Picquet
Téléphone : Saxe 65-03
Direction Artistique : G. MESSIE
Grand Orchestre Symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 27 Mai au 2 Juin 1921

Pathé-Journal : Actualités au jour le jour
LA CHINE ET LES CHINOIS : documentaire
L'HOMME AUX TROIS MASQUES
6e Épisode : **La Fille du Forçat**
RIVALITÉ DE FATTY ET PICRATT
Grande scène comique.
GIGOLETTE, de Pierre Decourcelle
3e Epoque : **Les Dessous de Paris**
Les Naufragés du Sort
Intermède : **Mme de Lilde,** Phénomène vocal
à l'Orchestre : **Giroflée, Girofla**
Tous les jeudis à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la jeunesse
La semaine prochaine : **Un Drame sous Napoléon,** adaptation du roman de Sir Arthur Conan Doyle.

A Vendre

BALE (Suisse), dans une position défiant toute concurrence, **Grand Immeuble** convenant pour la création d'un Cinéma.
Offre à E. KLEIN, 10, Rue de Beinwil, BALE.

ECOLE PROFESSIONNELLE des Opérateurs cinématographiques de France, 66, rue de Bondy, Paris. Tél. : Nord 67-52. **Projection et Prise de vues.**

MARIAGES **HONORABLES** Riches et de toutes Conditions, Facilités en France, sans rétribution par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Ecrire **RÉPERTOIRE PRIVÉ, 30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine)**
(Réponse sous Pli Fermé sans Signe Extérieur).

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)
Ascenseurs =:= Téléphone : ROQUETTE 85-65 =:= Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène : MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)
Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

NOUS filmons **TOUT ;** Mariages, Baptêmes, etc.
TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.
Nos opérateurs vont **PARTOUT.**

27 Mai 1921 - N° 19

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro le 8e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

CLICHÉ VITAGRAPH

— Que sont devenus M. Johnson et sa fille ?